



FANCHETTE

MADAME SETON

(Suite et fin)

XIX

On décida que Mme Seton commencerait son œuvre, non à Baltimore, — comme M. du Bourg l'aurait voulu — mais à Emmettsburg, qui en est éloigné d'une cinquantaine de milles. Ce petit village entièrement catholique était encore comme perdu au milieu des bois et des montagnes; mais, charmé de la beauté du site, M. du Bourg y avait déjà établi son séminaire du Mont Sainte-Marie.

A deux milles du Séminaire encore inachevé, M. Cooper acheta un terrain et y fit construire une maison (a log-house) pour recevoir les enfants, les vieillards et les infirmes. Pendant que l'on bâtissait, quatre jeunes filles (1) offrirent leur concours à Mme Seton. Elle accueillit avec une joie inexprimable les aides que Dieu lui envoyait, et Mgr Carroll voulut bénir lui-même la communauté naissante. Il en confia solennellement la direction à Mme Seton, à qui il donna le titre de Mère.

La mère Seton, depuis sa conversion au catholicisme, avait toujours désiré se faire religieuse. Mais la responsabilité que Mgr Carroll mettait sur ses épaules sembla d'a-

(1) La première, Mlle Cécilia O'Conway, était de Philadelphie. Résolue de se faire religieuse, elle se préparait à passer en Europe, quand le P. Babad, prêtre français réfugié aux Etats-Unis, lui parla de Mme Seton et de l'œuvre qu'elle allait entreprendre. Mlle O'Conway fut si touchée qu'elle abandonna son dessein et s'offrit à Mme Seton pour partager ses travaux. Elle rendit de grands services à la communauté naissante. Après avoir lu la vie de la Mère de l'Incarnation, elle vint à Québec se faire Ursuline.

bord l'accabler. Le soir de ce jour-là, se trouvant seule avec ses compagnes, elle se prit à pleurer amèrement. Puis, comme pressée du besoin de s'humilier, elle se jeta à genoux et accusa à haute voix toutes les fautes de sa vie. Après quoi, levant les mains et les yeux au ciel, elle s'écria, tout en larmes: Et c'est moi qui suis chargée de conduire les autres, moi si coupable, si misérable, si ignorante de moi-même.

Il avait été décidé que la nouvelle société prendrait pour modèle l'Institut des Filles de la Charité. En attendant qu'on pût se procurer une copie des règles données par Saint Vincent de Paul, la mère Seton et ses compagnes suivirent une règle provisoire; et, par dévotion à l'auguste gardien de Jésus et de Marie, elles prirent le nom de Sœurs de Saint-Joseph.

Ainsi qu'il arrive presque toujours, l'argent donné pour fonder la communauté avait été employé à l'achat des terres, aux constructions, et les généreuses femmes eurent à endurer ce martyre de détail, qui se compose de tous les jeûnes, de toutes les privations.

“ Mais, écrivait plus tard la mère Seton, les Sœurs s'appliquaient à la mortification avec une ferveur si grande, qu'on trouvait le *café au jus* de carottes et la soupe au lait de beurre une nourriture trop délicate.”

Cette âpre pauvreté ne troublait point la mère Seton: elle y voyait au contraire une source de bénédictions.

Le jour de Noël, comme la communauté n'avait pour dîner que des harengs secs, quelques cuillerées de mélasse et du pain de seigle: “ Oh! mes sœurs, s'écria-t-elle, heureuse d'avoir part à la pauvreté du Sauveur, aimons-le! aimons-le! Demeurons toujours prêtes à faire sa divine volonté. Il est notre Père! quand nous serons dans l'éternité, nous saurons quel trésor il y avait dans les souffrances.”

Malgré la rude vie qu'on menait à Emmettsburg, beaucoup de postulantes ne tardèrent pas à s'y présenter.

“ Que la Providence est admirable dans ses vues, écrivait M. de Cheverus à la fondatrice. Déjà je vois les chœurs nombreux des Vierges qui vous suivront à l'autel. Voici votre congrégation bénie, qui se propage dans toute la région des Etats-Unis; elle répand au loin le parfum de Jésus-Christ.”

Il y a toujours par le monde des âmes capables de tous les héroïsmes, pourvu qu'elles trouvent un guide. M. de Cheverus le savait et Elisabeth en fit la douce et fortifiante expérience. Elle écrivait: “ La perspective qui s'ouvre devant nous est vraiment céleste. Qui pourrait dire ce que j'apprends chaque jour de la piété de ces chères âmes qui ont mis toute leur joie dans la croix? ”

En attendant que leur couvent fût prêt à les recevoir, les Sœurs de Saint-Joseph habitaient, tout auprès, une petite maison de fermier. Elles y étaient terriblement à l'étroit. Mais, en dépit des gênes et des souffrances de toute nature, les cœurs débordaient de joie. Parmi ces dames accoutumées au confortable et même à toutes les recherches de l'élégance et du luxe, c'était à qui semblerait le moins s'apercevoir de tout ce qui manquait.

Mgr Carroll déclarait ne pouvoir penser de sang-froid à leur situation, et se demandait avec angoisse si elles en sortiraient la vie sauve.

XX

Pendant ce temps, Cécilia Seton était retenue à New-York. La mort inopinée de sa belle-sœur, Mme James Seton, l'avait fait rappeler chez son frère, où sa vie était une souffrance de tous les instants. Elle écrivait à sa chère Elisabeth:

“ Je préférerais être toute autre part ailleurs qu'ici, dussé-je y être au rang de la dernière des servantes. Si je

n'avais la ferme foi qu'il y a un Dieu tout sage et tout puissant, pour diriger tous les événements de ce monde et récompenser tout ce que nous y avons à souffrir, je ne saurais, en vérité, que penser de ma situation."

Sans qu'on s'en doutât, l'effort continu dévorait ses forces.

Quand ses fanatiques parents s'en aperçurent, leur amer ressentiment se fondit. Ils entourèrent la jeune fille des plus tendres soins. Ils firent venir Harriet, sa sœur chérie, qu'on avait éloignée, la soupçonnant d'incliner vers le catholicisme.

C'était trop tard. Le mal était sans remède. Cécilia ne devait plus que languir.

Sa famille repentante ne savait plus rien lui refuser; et elle n'eut qu'à exprimer son désir de se réunir à Elisabeth, pour qu'on s'empressât de la conduire à Emmettsburg.

La joie sembla lui rendre des forces; on se reprit à espérer. Harriet l'avait accompagnée à Emmettsburg: et pour les trois sœurs, cette réunion était une jouissance aussi vive qu'inespérée. Cécilia pressait souvent la mère Seton de la recevoir au noviciat: "Je ne suis point venue chercher une vie d'aise et de plaisir, disait-elle, mais une vie de pénitence et d'humiliation."

Pour Harriet, le monde avait bien des attrait et des promesses. Sa merveilleuse beauté était l'une des gloires de New-York; elle y tenait le sceptre de l'élégance, et son fiancé, charmant, ardemment aimé, ne cessait de l'y rappeler.

Cependant elle prolongeait son séjour à Emmettsburg, et dans son cœur un grand combat se livrait. Sans examen, sans recherche, cette jeune fille était arrivée à la vérité: la foi lui avait été donnée. Mais l'amour extrême qu'elle portait à son fiancé la retenait dans le protestantisme. Elle ne pouvait se résoudre à sacrifier cet amour qui lui était plus que la vie.

Quelques semaines se passèrent dans ces luttes. Enfin, un jour que le saint sacrifice avait été offert pour elle, s'en revenant de l'église avec la mère Seton, elle lui dit tout à coup :

“C'en est fait, ma sœur, je suis catholique.”

Elle savait que ce mot allait la déconsidérer, l'isoler : “Ah! j'ai bien réfléchi, dit-elle à Elisabeth.” Et lui montrant une miniature de son fiancé qu'elle portait toujours à son cou :

“Je serai peut-être repoussée même de lui qui m'est si cher; mais je n'hésite plus, j'ai une âme à sauver.”

Tout fut mis en œuvre pour l'ébranler, mais tout fut inutile. “Il me semble, disait-elle, que j'éprouve pendant la sainte messe, au moment de l'élévation de la divine hostie, une impression aussi profonde que si la personne de Notre-Seigneur était là visiblement présente.”

Elle se prépara à sa première communion avec une ferveur toute céleste; elle écrivait au P. Babad, qui avait reçu sa confession :

“C'est mon Dieu, c'est sa main qui m'a conduite ici. A cette heure, les luttes de la faible nature sont finies. Les plus tendres fibres de mon pauvre cœur sont déjà coupées, la blessure est cicatrisée. Il fera le reste. Si je vois rompre le lien sacré, le lien si fort qui me tient encore attachée, et qui causera, s'il vient à être brisé, la plus vive de toutes mes souffrances, ce sera Dieu qui l'aura voulu, et ce sera pour mon bonheur éternel. Jamais plus je ne formerai un engagement de cette nature. Je m'efforcerai d'oublier; et je prendrai pour unique ami Celui qui ne nous abandonne jamais. A Jésus, je donnerai mon cœur. Je lui demanderai de l'unir à son cœur sanglant et blessé. J'ensevelirai dans cet abri, comme dans un tombeau, mes chagrins les plus secrets... Il faut que j'apprenne à soumettre ce corps de péché aux châtiments qu'il mérite, et à demander cette

grâce fortifiante qui changera toute peine soufferte ici-bas en une gloire éternelle. C'est à Dieu que je veux offrir toutes mes souffrances, tous mes chagrins, tous mes ennuis; le priant de les unir aux afflictions que mon adorable Rédempteur a endurées pour me sauver. J'irai me mettre en esprit au pied de sa croix; je le supplierai de permettre qu'une goutte du précieux sang qu'il a répandu rejaillisse jusqu'à moi pour éclairer, soutenir, fortifier mon âme en cette vie, et assurer, après, mon salut éternel. Il connaît toute ma faiblesse et les misères de mon cœur; mais il a déclaré lui-même que, *comme un père a compassion de ses enfants, il aura compassion de nous*. Quand la tristesse viendra m'assaillir, je reposerai ma tête sur le sein de l'innocent Jésus, avec la ferme assurance qu'il guérira toutes mes blessures, chacune en son temps. Ce soupir d'un cœur affligé, ce gémissement qu'aucune oreille humaine n'a pu entendre, est écouté du Dieu du ciel; cette larme silencieuse, inaperçue, dédaignée, est recueillie par lui."

La vie apparaissait encore bien longue à l'aimable jeune fille. Cependant elle touchait au terme.

Trois mois après sa première communion, comme elle veillait tour à tour, sa sœur Cécilia, dont l'état était désespéré, et son jeune neveu, William Seton qu'on avait ramené très malade du collège Sainte-Marie, Harriet fut saisie d'un mal subit, violent, qui la jeta entre les bras de la mort:

"Mon Jésus, je souffre avec vous, s'écriait-elle dans ses moments lucides; mon Jésus, vous savez que je crois en vous, que j'espère en vous, vous savez que je vous aime." Sa mort arriva le 22 décembre 1809.

XXI

Cette mort si inattendue porta un terrible coup à Elisabeth. Ses larmes ne tarissaient point. Pour comble de douleur, Cécilia ne pouvait tarder à suivre sa sœur.

“Elles m'étaient toutes deux beaucoup plus chères que moi-même, écrivait Elisabeth, et nous nous séparons. Cécilia va suivre Harriet très prochainement. Pour moi, c'est une angoisse qui menace d'amener la complète dissolution.”

C'est pendant ces jours si douloureux pour elle que les Sœurs prirent possession de leur maison. Elle était vaste, agréablement située, mais tout — même la chapelle — y était d'une primitive simplicité. “L'autel était bien pauvre, dit un témoin de la consécration. Il n'avait d'autre ornement qu'un tableau représentant Notre-Seigneur que Mme Seton avait apporté de New-York et avec cela deux petits chandeliers d'argent. On avait mis alentour quelques lauriers sauvages; et dans des vases tout unis, les plus simples du monde, des touffes de fleurs et d'herbe des bois.” Dès le lendemain, 22 février, les Sœurs ouvrirent leur école, qui fut tout de suite très fréquentée.

Cécilia ne quittait plus son lit. Elle n'avait point d'illusion, et rendant compte de l'état de son âme, elle écrivait:

“On me dit que je vais me rétablir; mais moi je pense que le reste de mon exil sera très court. Dieu soit béni! Et cependant, quelle chose étrange! je suis triste et abattue, je soupire après le moment où cette enveloppe mortelle, étant brisée, mon âme ira reposer dans le sein de son Dieu; en même temps, je redoute le moment qui s'approche... Comment en est-il ainsi? C'est que je pense au jugement qui suivra la mort. Les saints eux-mêmes y pensaient en tremblant: moi donc, que ferai-je? Ils se confiaient en la miséri-

corde de Dieu. Ah! si je n'avais cette confiance que m'inspire mon Jésus, que deviendrais-je? Je ne vois souvent devant moi que ténèbres et tristesse; mais c'est alors que l'âme s'attache étroitement à son adoré Seigneur, étroitement, plus que jamais!"

1er mars.

"Le mois de février est passé, et ma pauvre machine ébranlée est encore debout; mais je sens d'un cœur joyeux, — d'où ce changement peut-il venir? — je sens que je m'affaiblis tous les jours, et je suis heureuse en pensant que quelques semaines mettront fin à tout. Que m'est le monde entier aujourd'hui?... Le voilà qui s'évanouit comme une fumée... jour, nuit, soleil, pluie, ce m'est tout un; mes regards sont fixés sur le jour éternel. La souffrance est devenue mon repos. Jamais mes nuits ne s'écoulent plus doucement que lorsque je les passe dans la veille et le malaise. Mon très cher Seigneur, que vous êtes bon pour moi! Vous avez véritablement exaucé ma prière en me donnant de souffrir pour vous, afin d'expier mes offenses; et de pouvoir espérer que l'heure de la mort étant venue, je passerai de ce monde entre les bras de votre miséricorde. Oh! combien est précieuse maintenant chaque heure du temps qui me reste. Pas un instant n'en doit être perdu! Chaque pensée, parole, action, ne doit plus tendre qu'à un seul objet.

"La dernière confession que j'ai faite m'a laissée sous une impression de paix que mon âme n'avait plus connue depuis le départ de notre chère, douce Harriet. La mort ne m'apparaît plus sous cet aspect effrayant. Je puis maintenant y penser avec un grand calme. Mes souffrances de chaque jour me deviennent, je le vois, d'heure en heure, plus précieuses, bien qu'il m'arrive quelquefois de me sentir comme épuisée, et même de souhaiter d'être délivrée. Mais je vois plus souvent encore, qu'au milieu de mes souffrances

les plus douloureuses, je prie Notre-Seigneur qu'il ajoute encore à la part qu'il m'a faite, afin qu'il me purifie et me forme pour lui-même. Je ne saurais m'empêcher de croire que j'approche rapidement du terme de mon exil. Le pèlerinage a été pénible. La montagne a été bien rude à gravir ces derniers mois..."

5 mars.

"Les jours où je suis privée de la sainte communion, je ne me sens plus la même créature. Je sens tellement plus de consolation maintenant qu'autrefois, dans mes communions! Selon nos besoins, Il nous donne. La mort et l'éternité sont constamment devant mes yeux. D'où vient cela? C'est que vous m'avez donné quelques souffrances, très cher Seigneur, quelques souffrances avec quelques maux. Vous m'avez fait sentir, ô mon cher maître, la vanité des choses terrestres, et maintenant je soupire après le moment qui brisera mes liens et qui me verra entrer dans mon repos. Taillez, crucifiez ce corps de péché, qu'il subisse en ce monde la peine qui lui est due, mais après, épargnez-moi, ô mon Jésus. A l'heure de la mort, assistez-moi, recevez-moi."

Cécilia languit jusqu'au mois d'avril. Elle s'éteignit sans lutte, sans souffrances, en serrant son crucifix et en souriant à Elisabeth.

XXII

La mort d'Harriet et de Cécilia faisait un vide affreux, à jamais irréparable dans la vie d'Elisabeth. Mais sa douleur ne nuisit en rien à son activité. Elle sut s'oublier; et, dans sa correspondance d'alors, il n'y a point trace d'un attendrissement, d'un retour sur elle-même. Sa foi la soutenait, elle répondait à une amie protestante:

“ Ma très chère Harriet, mon ange Cécilia, reposent dans le bois, tout à côté de moi. Les enfants et plusieurs de nos bonnes sœurs, qu’elles aimaient si tendrement, font croître des fleurs sur leurs tombes. Le petit enclos qui les renferme est l’endroit qui m’est le plus cher au monde. Je suis loin d’être privée d’elles autant que vous le pensez, car il me semble que je les ai toujours près de moi. Au reste, la séparation ne sera pas longue.”

De grands secours lui étaient venus de ses amis de Liverpool; et son œuvre, bénie de Dieu et des hommes, prospérait au-delà de ce qu’elle eût jamais osé espérer. Elle écrivait au mois de mai:

“ Nous avons eu la maladie sans trêve dans notre maison pendant tout l’hiver; et j’ai été obligée de faire bien des frais et de marcher à travers toutes sortes de difficultés, très naturelles dans une œuvre telle que celle où je me suis engagée. Mais il semble que notre adoré Seigneur ait dessein qu’elle obtienne un plein succès, tant il y a engagé de sujets excellents. Nous sommes douze maintenant, et autant attendent leur admission. J’ai une très grande école à surveiller, avec la charge de donner l’instruction religieuse à toute la contrée environnante. Tous ont recours aux Sœurs de Charité, qui sont, nuit et jour, dévouées aux malades et aux ignorants. Notre saint évêque a l’intention de transférer quelques-unes d’entre nous à Baltimore, afin qu’elles y accomplissent les mêmes offices qu’ici. La maison que nous avons est très bonne, bien que ce ne soit qu’une *log-house*; elle restera la maison mère, et la maison de retraite dans tous les cas... Il y a grand espoir que ce qui s’est commencé ici soit le germe d’un bien immense à l’avenir.”

Dès ces premiers mois, la maison entretenait plus de quarante enfants pauvres, et, avant la fin de l’année, ce nombre s’était fort augmenté.

William et Richard, les deux fils de la mère Seton, avaient été admis au petit séminaire du Mont Sainte-Marie. Elle avait auprès d'elle ses trois filles Anna, Catherine et Rebecca, qui lui donnaient tous les contentements possibles; l'union la plus tendre régnait entre les sœurs, et la courageuse fondatrice ne cessait de remercier Dieu des consolations qu'il lui envoyait. Elle pressait Mme Sadler, qui lui semblait incliner vers le catholicisme, de venir passer quelque temps à Saint-Joseph.

“La seule pensée de votre visite, lui disait-elle, nous cause une joie que vous ne sauriez imaginer. La solitude de nos montagnes, le silence des tombes d'Harriet et de Cécilia, vos petits enfants courant et sautant à travers nos bois, cueillant pour vous à chaque pas les fleurs sauvages dont la terre ici est couverte dès que le printemps a paru; le bon ensemble de notre maison, qui est très confortable, très vaste; tout au bout, à l'extrémité d'une des ailes, notre chère, chère chapelle, si soignée, si tranquille; — là, dans ce tabernacle, habite, comme nous le croyons, vous savez bien *qui!* — Et tout ceci n'est pas un songe. Il faut que vous-même en soyez témoin, pour comprendre comment, depuis le premier jusqu'au dernier jour de la semaine, tout est harmonie, tout est tranquillité; toutes et chacune s'encourageant et se venant en aide l'une à l'autre. Il faut vraiment le voir pour le croire. Le monde entier n'aurait pu me persuader que cela fut possible, si moi-même je ne l'avais vu. Aussi, il vous est permis d'être incrédule; mais *venez seulement, et voyez!*”

C'est M. Flaget, évêque nommé de Bardstown, qui apporta à la communauté d'Emmettsburg la copie demandée des constitutions données par saint Vincent de Paul aux Filles de la Charité. Après quelques modifications jugées nécessaires en pays protestant, cette règle fut acceptée, et il

s'ensuivit une grave difficulté pour Elisabeth, car elle la jugeait incompatible avec ses devoirs envers ses enfants. Le monde entier, disait-elle, ne me ferait pas croire qu'un tuteur peut remplacer une mère. Si elle eût été moins abandonnée à la volonté de Dieu, son angoisse aurait été cruelle. Elle écrivait à son amie, Mme Sadler :

“ Je songe à me préparer pour recommencer de vivre dans le monde. Quoiqu'il arrive, nous serons toujours sous la protection du Très-Haut, du Très-Puissant. Vraiment, je serais heureuse, si je pouvais inspirer à votre chère âme autant d'indifférence qu'il s'en trouve dans la mienne, du moment où je sais que pendant le peu de jours que dure ce pèlerinage terrestre, l'adorable volonté de Dieu s'accomplit en moi. Je le fais, ce pèlerinage, au milieu de tant de larmes, il est semé de tant de croix, qu'assurément la joie se trouvera au bout avec le repos éternel.

“ Regardez là-haut : les plus élevés au ciel ne furent-ils pas les plus abaissés sur la terre ? Ce qu'ils ont ambitionné le plus, c'était la pauvreté et l'humiliation, ces compagnes fidèles de leur Maître, et de notre Maître, pendant sa vie toute de douleur... Ayons seulement du courage, et nous marcherons vers le ciel avec la vitesse d'un bon coursier, au lieu de ramper et de nous traîner dans le chemin. Tout ce que je puis dire, c'est que notre Maître est trop bon, s'il nous donne à finir notre vie comme il a voulu passer la sienne, sans une place où reposer sa tête.”

Se croyant inutile, l'humble fondatrice n'avait pas prévu ce qui arriva. Mgr Carroll et son conseil la jugeant nécessaire à la communauté firent un règlement spécial en faveur d'Elisabeth, et par de sages exceptions lui permirent de se donner à toutes les misères humaines, sans cesser d'être à ses enfants.

Leur avenir était pour elle une source inépuisable d'anxi-

étés. Non qu'elle redoutât pour eux la lutte, la pauvreté, mais elle craignait pour leur foi, si la mort venait à l'enlever. Le cruel abandon de sa famille, qui l'avait tant aimée, lui prouvait quelle était sa haine contre le catholicisme. Elle écrivait à Antonio Filicchi :

“ L'espérance, même si lointaine, que vous me donnez, qu'il serait possible que vous fissiez un voyage en ce pays-ci, est comme un rayon de lumière au milieu de mes sombres pensées sur l'avenir de mes pauvres enfants. Non que je me mette en peine pour leur fortune temporelle. Mais si la mort m'enlevait, s'ils étaient remis entre les mains de nos parents, ce serait la ruine certaine de leur croyance. Je remets tout, soyez-en certain, à Celui, comme vous le dites, qui nourrit les oiseaux du ciel. Mais, dans l'état d'affaiblissement, d'ébranlement, où est maintenant ma santé, à peu près détruite, je ne puis les regarder tous les cinq sans éprouver les craintes et les pressentiments d'une mère qui n'a de pensée, ni de désir qu'en vue de leur éternité.

“ Notre saint Cheverus, lorsqu'il vint nous voir l'hiver dernier, a trouvé qu'ils donnaient, eux tous, de grandes espérances; et il m'a encouragée à compter qu'il ferait tout ce qu'il pourrait pour les protéger. C'est à lui, et à des cœurs tels que les cœurs des Filicchi, que je les confie en ce monde.”

XXIII

A l'unanimité, la communauté d'Emmettsburg avait élu la mère Seton supérieure.

La règle de saint Vincent de Paul était adoptée; ses premières compagnes elles-mêmes durent recommencer leur noviciat. Toutes s'y portèrent avec une admirable ferveur. Mais Anna Seton, l'angélique, la délicieuse fille d'Elisabeth, allait être la première professe.

La joie de la mère Seton fut grande, quand sa fille manifesta son désir d'être Sœur de Charité. Anna avait alors seize ans, et déjà elle était citée comme une merveille de beauté, d'amabilité et de grâce.

Elle commença son noviciat avec une générosité sans bornes, mais sa santé inspira peu après de vives alarmes; et la crainte, une crainte horrible s'établit dans le cœur d'Elisabeth. Cette enfant de bénédiction, comblée de tous les dons, elle la voyait s'affaiblir, se fondre.

Ni ses soins, ni ses prières n'y purent rien, et, en deux mois, la phthisie galopante réduisit Anna à l'extrémité.

La mère ne se faisait point d'illusions et s'épouvantait de ne pouvoir triompher des révoltes de sa nature. Ecrivant à son confesseur, elle se déclarait "brisée de se trouver en état de résistance perverse, obstinée, sans cesse renaissante à la volonté divine." "O mon père, disait-elle, priez pour qu'un cœur généreux, n'aspirant qu'en haut, me soit donné."

Pour Anna, elle ne se disait pas seulement résignée, mais heureuse de mourir. Baignée d'une sueur froide, haletante à chaque souffle, incapable le plus souvent d'articuler un mot, l'héroïque enfant ne pouvait souffrir qu'on pleurât sur elle:

"Je bois mon calice avec Lui, disait-elle. Mon Maître adorable, que votre volonté soit faite; votre volonté toute seule. Je la veux aussi. Je quitte ma chère, ma bien-aimée mère, parce que vous le voulez... ma chère mère."

Elle désira plusieurs fois voir les élèves de la maison; de cette voix sourde et voilée qu'elle avait depuis les premiers jours de sa maladie, elle s'efforçait de les animer à l'amour de Jésus-Christ:

"Mes chères amies, approchez, disait-elle; regardez-moi entre les bras de la mort... qu'est-ce que la beauté?... qu'est-ce que la vie?... Rien! Rien! Oh! aimez Dieu, soyez

bien pieuses... Aimez notre Jésus... Regardez-moi maintenant... où en serais-je sans Lui?... Vous voyez ma chère, ma bien-aimée mère... Lui seul sait combien je l'aime. Mais que peut-elle pour moi?... Rien, excepté me fortifier dans l'amour de notre Jésus... dans lequel nous espérons être réunies à jamais... Maintenant, il faut que je la quitte, elle et tout le monde... et toutes choses... Il faut que je m'en aille toute seule... Soyez bonnes... Aimez votre Sauveur... aimez-le."

Anna désirait mourir Sœur de Charité. On abréga en sa faveur le délai fixé, et, la veille de sa mort, elle prononça ses vœux. Quelques heures avant d'expirer, elle fit appeler ses deux petites sœurs et leur demanda de chanter ces paroles d'un cantique qu'elle aimait :

Quand toutes les puissances de l'enfer m'environneraient,
Je ne craindrais aucun mal,
Tant que j'aurai mon Jésus pour ami,
Je ne craindrai aucun danger.

Mais les pauvres enfants, suffoquées d'émotion, essayèrent en vain de se rendre à son désir.

Jour et nuit, la mère Seton avait été auprès de sa fille; mais, quand l'agonie commença, elle souffrit que les religieuses prissent sa place. On l'entraîna à la chapelle, et jusqu'à ce que tout fut fini, elle demeura prosternée aux pieds de Jésus-Christ, seul consolateur de la douleur humaine.

Quelques jours après, la mère Seton écrivait à Mme Sadler :

"Le départ de mon ange a laissé dans mon âme une impression si nouvelle pour moi et si profonde que, si je n'étais pas obligée de vivre en ces chers petits qui me restent, je mourrais en elle, sans le vouloir. Certainement, sans le vouloir; car jamais, par un acte libre de ma volonté, je ne consentirais à regretter l'accomplissement de la volonté de Dieu."

La santé d'Elisabeth était ruinée, et, à mesure que le temps s'écoulait, elle semblait plus affaiblie.

Au mois de mai, elle écrivait à Mme Sadler :

“ Le souvenir de ma pauvre chérie s'empare maintenant de moi à chaque moment. Sa modestie, sa grâce incomparable en tout ce qu'elle faisait ou disait; son air, quand elle relevait tout à coup ses yeux baissés et qu'elle faisait rayonner véritablement toute son âme jusqu'au fond de mon âme — et c'était là souvent sa seule manière d'exprimer ce qu'elle pensait et ce qu'elle désirait — je suis si heureuse maintenant de n'avoir jamais eu à contrarier un seul de ses désirs! Ses sentiments si purs, ses façons de juger si sages, si raisonnables; la netteté, l'ordre qu'elle avait dans tous les petits objets qui lui appartenaient; son ingénieuse adresse à réunir l'élégance et l'économie dans sa mise si nette et si simple; toutes ces choses, qui faisaient le bonheur de sa pauvre mère, sont maintenant la source intarissable de ses regrets et de son admiration: il me semble que jamais je ne verrai rien qui se puisse comparer à elle... Si vous l'aviez vue au moment où j'étais à genoux, cherchant à réchauffer ses pieds glacés — ils ont été glacés près de deux jours avant. — Elle vit que je pleurais, et ne pouvant me cacher qu'elle pleurait aussi, tout en me souriant en même temps, elle me fit encore la question qu'elle m'avait si souvent adressée: “ Se pourrait-il que vous pleuriez sur moi?... Ne devriez-vous pas vous réjouir?... Ce ne sera que pour un moment; et après, nous serons réunies pour l'éternité... l'éternité!... l'heureuse éternité avec ma mère! quelle pensée! ”... Oh! le dernier regard de ses yeux! comme si elle avait vu par delà les nuages... et ces chères mains qu'elle avait jointes et qu'elle a toujours gardées ainsi!! La chère sœur qui l'a habillée dans sa robe blanche a voulu couper ses manches pour la laisser, pour ne pas la déranger, dans cette position. Il ne faut pas que la pauvre

mère en dise davantage. Priez seulement pour que la force lui soit donnée.

“ Vous me croiriez, si vous m’entendiez disant de toute mon âme: *Que votre volonté soit faite!*... L’éternité, c’était le mot de prédilection d’Anna. Je le trouve écrit sur tout ce qui lui appartenait, sur ses livres, sur ses cahiers, sa musique; sur les murs de sa petite chambre, partout ce mot là.” (1)

XXIV

L’éternité! c’était aussi le mot d’Elisabeth; mais elle n’avait plus le ressort de ses jeunes années. Puis, quand tout souffre en nous, le besoin d’isolement, d’immobilité se fait fortement sentir, et inexprimablement soumise à la volonté divine, la pauvre mère aurait pourtant voulu s’arrêter à la résignation passive.

Elle éprouvait un besoin morbide de se plonger dans sa douleur.

Les relations ordinaires lui étaient devenues un supplice. Et comme son devoir de supérieure l’obligeait à l’action continuelle, ce fut l’occasion d’une lutte incessante, héroïque.

“ Je préférerais cent fois prendre le breuvage le plus amer, la médecine la plus rebutante, et, en somme, me soumettre à toute espèce de peines corporelles, plutôt que de dire seulement une parole à une créature vivante, écrivait-elle à son directeur, M. Bruté de Rémur.

Elle se reprochait ce qu’elle appelait *son indigne abatement*. (2)

(1) Lettre à Mme Sadler.

(2) M. de Rémur jugeait autrement : “ Il me semble, disait-il, que, dans aucune âme humaine, on n’a jamais trouvé plus d’élévation, de pureté, d’amour pour Dieu, pour le ciel et pour les choses surnaturelles. ” Mgr Carroll, qui visita en ce temps-là la communauté de la mère Seton, admira les visibles effets de la direction qu’elle donnait à ses religieuses. L’œuvre ne grandit pas sans rencontrer de redoutables épreuves, mais aucune ne lui vint de l’intérieur.

Dans le cœur profondément aimant d'Elisabeth la douleur de la séparation resta horrible, toute vive. "Ce qui ne se comprend pas, écrivait-elle à une amie, c'est que l'amour d'une mère puisse aller croissant comme fait le mien depuis qu'elle n'est plus."

Mais, se rappelant qu'elle avait tout offert à Jésus-Christ pour obtenir le don de son amour, elle renouvelait sa généreuse offrande et le conjurait de couper, tailler, retrancher, quelque angoisse qu'elle dût souffrir.

"Laissez saigner ce cœur, disait-elle, laissez-le souffrir, tout souffrir, pourvu seulement, ô mon Seigneur bien-aimé, que vous le formiez pour vous."

O nobles! ô courageuses prières des saints! et que l'héroïque femme devait encore souffrir pour mériter ce bonheur divin que l'amour fit vraiment son œuvre dans son cœur!

A la tristesse du cœur, pareille, dit l'Écriture, à une plaie universelle, vinrent s'ajouter de rudes tentations, et toute l'amertume des peines intérieures. Elle écrivait à son directeur, M. Bruté de Rémur:

"Oh! si vous saviez seulement la moitié de mes répugnances à faire une instruction ou un catéchisme, — les délices de mon cœur autrefois, — il me semble que vous prendriez en mépris cette lâche et ingrate pécheresse. Le cher Maître cependant me dit: "Tu doit faire ceci, et tu le feras, uniquement à cause que tu sais que je le veux. Confie-moi ton faible cœur, et ta pauvre tête toute malade, c'est moi qui agirai pour toi."

"Quelquefois, — le démon a des contrariétés si cruelles! — là où l'on s'imagine avoir quelque succès bien évident, il se montre tout à coup et il dit: "Regarde comme les voilà touchées, comme elles t'écoutent toutes silencieuses et attentives: quel respect, quel regard d'amour!" Et il s'efforce de me distraire de toutes les manières. La pauvre, pauvre

âme ne lui accorde pas même un coup d'œil; elle va droit dans le chemin qui conduit à son cher Seigneur; mais le cœur est si accablé, si appesanti par ce vil mélange!

“ Ou bien, c'est au réfectoire; mes larmes m'échappent malgré moi; la faiblesse, celle d'un enfant qui viendrait de naître, s'empare de toute ma personne. Mais le cher Maître est là qui me dit encore: “ Penses-y donc, si tu étais là bien tranquille, pouvant manger toute seule ton petit morceau, et de la qualité que tu le voudrais, n'éprouvant d'ailleurs ni peine ni répugnance à te nourrir, où serait la part que j'aurais, moi, à un pareil repas? C'est ici qu'est ta place, pour maintenir le bon ordre; pour diriger celle qui fait la lecture; pour donner l'exemple; et pour manger joyeusement le peu que tu prends, en esprit d'amour, et comme si tu étais devant mon propre tabernacle. Je ferais le reste; toi, fais-moi l'abandon de tout, l'abandon de tout.” Oui, cher Seigneur, tout est abandonné! Mais vous, mon père, priez, priez continuellement pour la pauvre misérable.

“ Il est vrai, mon être, mon existence sont une réalité, puisque je médite et que je parle, et que je conduis la communauté; et tout cela avec régularité, résignation, simplicité de cœur. Cependant ce n'est pas moi, c'est une espèce de machine... Hier, cependant, j'avais retrouvé le sentiment. Ce ne fut que pour voir l'enfer entr'ouvert sous mes pas, et pour comprendre combien les jugements éternels sont terribles... Je ne suis qu'un atôme, et vous êtes mon Dieu! ma misère est mon seul titre à votre miséricorde. Si nous nous perdons, la patience qui nous avait attendus en sera-t-elle moins adorable? Mon âme se plonge dans l'abîme de ce mystère; et demeure, en ces profondeurs, tout obscurité. Mais, au dehors, elle joue avec les enfants, elle se récréé avec les Sœurs, condescend à toutes les minuties, se montre attentive à tous les besoins, et agit avec la liberté de ce philosophe qui souffrait en silence, laissant torturer

la machine, pour que rien ne fût dérangé, disait-il, dans la beauté de l'ordre général. Hélas! hélas! et en tout ceci pas une seule étincelle de l'action surnaturelle...

“Elles sont toutes là autour de moi, si aimantes, si attentives au moindre regard de la mère, si vivement impressionnées par son sourire ou par l'ombre qui passe sur son front. Je frissonnerais du danger que ma situation intérieure pourrait avoir pour elles, s'il n'était pas aussi clair que le jour que c'est là un des moyens que Dieu prend pour faire avancer son œuvre. Ah! cette œuvre, elle est bien la sienne! j'étais tellement peu faite pour y contribuer... Triste et indolente nature, ennemie de tout effort, qui voudrait n'être qu'un animal, et mourir comme lui, sans penser à rien! O mon Dieu, tout ce que je puis faire, c'est de me prosterner, et de m'abandonner à vous. Que c'est bon à vous de permettre que je puisse le faire.

“Ce n'est pas l'âme qui est coupable en tout ceci: l'esprit du mal, il est vrai, est très actif; mais le bon esprit se tient dans l'angoisse au pied de la croix, élevant ses regards par delà toute cette désolation, adorant, se soumettant, abandonnant tout à Dieu, ne voyant que lui, s'anéantissant devant lui, oubliant toutes les créatures, disant *Amen* aux *Alleluias* qui retentissent au ciel; se sentant prêt à tout moment à se précipiter jusque dans les enfers plutôt que d'ajouter une seule offense à cette montagne de péchés que l'âme coupable a déjà entassée sur les épaules du Sauveur.”

A la désolation intérieure s'ajoutèrent des tentations violentes. L'obéissance qu'elle avait vouée avec tant de consolation lui devient odieuse, insupportable; et un amer sentiment de révolte contre la Providence remplit malgré elle son cœur.

La mère Seton a raconté que n'en pouvant plus de cette lutte contre elle-même, elle sortit un jour, de grand matin.

Un petit chien qui l'accompagnait souvent, mais que'elle ne voulait point cette fois, s'étant obstiné à la suivre, Elisabeth prit un bâton et l'en menaça. Mais le chien se coucha sous le bâton et en lécha le bout. Le bâton ne remuant plus, écrit Elisabeth, il s'approcha en rampant jusqu'à ce qu'il eût atteint les pieds de sa maîtresse, et se mit à les lécher avec des transports de joie et de tendresse. Je fus si touchée que je jetai le bâton, et pris dans mes bras la fidèle petite créature que je couvris de larmes les plus douces que j'eusse répandues depuis longtemps: "Oui, mon Seigneur bien-aimé, oui, mon maître adoré, disais-je, moi aussi je baiserais le bâton levé pour me frapper; moi aussi je m'enlaccerais autour des pieds qui sont prêts à me fouler." Puis, ouvrant mon livre de prières, les premières lignes qui tombèrent sous mes yeux furent les résolutions d'une âme déterminée à un total abandon: "J'obéirai à la volonté de ceux pour qui je me sens le plus d'éloignement; et, pour l'amour de Dieu, je me mettrai sous les pieds de tout le monde."

La mère Seton avait sur elle-même un tel empire, qu'à l'extérieur rien ne trahissait les souffrances de son âme. Pour tous ceux qui l'approchaient, elle fut toujours un modèle d'amabilité et de douceur.

XXV

Après le temps fixé pour l'essai des règles, dix-huit religieuses firent profession. Le noviciat fut constitué régulièrement; et, peu après, les Sœurs de Charité furent appelées à Philadelphie pour y prendre la direction d'un orphelinat. L'œuvre de la mère Seton était fondée: elle allait se répandre, mais la fondatrice avait encore à traverser bien des douleurs.

Pendant la guerre que les Etats-Unis déclarèrent à l'An-

gleterre, les religieuses eurent encore à lutter contre la plus âpre pauvreté. Mais la mère Seton et ses compagnes ne s'effrayaient d'aucun labeur, d'aucune privation. La pauvreté fut accueillie à Emmettsburg comme la bien-aimée de Notre-Seigneur.

Dans les années qui précédèrent la chute de Napoléon, les communications entre l'Amérique et l'Europe étaient rares et incertaines. Depuis longtemps Elisabeth n'avait eu aucune nouvelle des Filicchi; et cette privation, si amère pour elle, se mêlait à bien des inquiétudes et des souffrances de cœur. Une chute sur la glace avait rendu infirme Rebecca, sa dernière enfant. Elle était entre les mains des médecins qui, dans l'espoir de la guérir, lui faisaient subir des traitements rigoureux. Catherine, encore si jeune, gagnait son pain en enseignant chez les Sœurs. William et Richard étaient élèves au collège du Mont Sainte-Marie, éloigné seulement d'un mille de la maison Saint-Joseph. Pour l'extérieur, les manières et les dispositions, elle les déclarait *tout ce que peut souhaiter le pauvre cœur d'une mère*. Mais ni l'un ni l'autre ne manifestaient de vocation pour le sacerdoce, et la pensée des dangers qui menaçaient leur foi dans le monde lui était devenue un tourment. "Ne soyez point en peine de moi, si ce n'est quand vous penserez à mes pauvres garçons, écrivait-elle, à tout hasard, à Antonio Filicchi. Ils sont maintenant pieux et d'une rare innocence, mais que cela est vite perdu!" Le goût de William pour la marine ajoutait encore à ses craintes. Son angoisse était si grande qu'à la chute de Napoléon, quand la paix fut rendue à l'Europe, elle se décida à envoyer son fils aux Filicchi, encore qu'elle n'en eût pas eu de nouvelles depuis deux ans. Heureusement, les bouleversements de l'époque n'avaient pas nui aux deux banquiers, et ces amis — comme il est si rare et si doux d'en avoir — furent ravis de la confiance qu'Elisabeth leur témoignait. Ils firent à son fils un accueil parfait, et Filippo

Filicchi, alors très malade, se ranima pour l'attirer dans ses bras. ⁽¹⁾

William s'empressa d'écrire à sa mère avec quelle cordialité on l'avait reçu. Elle en fut pénétrée de joie et de reconnaissance :

“ C'est continuellement que je pense à tout ce que votre incomparable amitié a fait pour la génération entière des Seton. Mais il n'en est pas moins vrai que le souvenir que j'en ai est ce qui peut le plus augmenter ma crainte d'être indiscreète, et me faire le plus sentir avec quelle délicatesse je devais agir au moment où je vous imposais une nouvelle charge.

“ Et pourtant, maintenant, cette crainte s'efface; puisque vous avez non seulement reçu mon William, mais reçu de telle façon, qu'il me dit que tout ce qui est possible pour le rendre heureux, vous le faites. Je ne puis pas cacher à Notre-Seigneur, mais il faut que je cache à tous les yeux, les larmes sans fin qui se mêlent aux actions de grâces intarissables qui débordent de mon cœur, quand je pense qu'il est à l'abri pour sa foi, sous votre protection... Que je l'aime tant, c'est ce dont je ne saurais rendre compte. Mais ce dont vous êtes cause, mon Antonio, c'est de toute cette faiblesse. Ayez compassion d'une mère qui est attachée à ses enfants par des motifs aussi particuliers que les motifs qui m'attachent aux miens. Je cherche à épurer tout ce que je sens pour eux autant que je le puis. Notre-Seigneur sait bien que c'est uniquement leur âme que j'ai en vue...

“ Quand William me parle de votre bonté paternelle et des soins que prend de lui votre chère Amabilia, comme si elle était une vraie mère, je sens qu'il n'y a que Dieu pour savoir la mesure de ma joie et de ma gratitude... O bon

(1) Filippo Filicchi mourut l'année suivante ; et, à Livourne, sa mort fut estimée une calamité publique.

ange de votre mauvaise petite sœur, vous êtes maintenant le gardien de ce qui m'est plus cher mille fois que moi-même! Si vous saviez quel bon et sage et respectueux enfant William a toujours été pour moi, vous ne me gronderiez pas de parler ainsi. A présent que tous deux, votre frère et vous, êtes devenus ses protecteurs, et que lui comprend si bien quelle bénédiction c'est pour lui de se trouver sous vos ailes, je puis, comme un pauvre vieux soldat usé, m'en aller en paix prendre mon repos à côté de mon Anna; tout à fait confiante que les autres seront protégés et soutenus dans leur religion, ce qui est tout ce qui m'importe, pour eux comme pour moi." (1)

XXIV

L'heure du repos n'était pas venue pour elle. La douleur n'avait pas fini son œuvre dans son cœur.

La maladie de Rébecca, qui durait depuis quatre ans, devint atrocement douloureuse et se prolongea longtemps. La pauvre petite n'avait de soulagement qu'en sa mère; et pendant les neuf dernières semaines de sa vie, Elisabeth la tint nuit et jour entre ses bras.

La patience de l'enfant était prodigieuse:

“ Il me semble parfois que je ne puis plus y tenir, disait-elle, à sa mère, mais un regard sur mon crucifix change tout. Oh! mère, que n'a-t-il pas souffert, lui, quand ses os étaient tout brisés... Il ne me laisserait pas souffrir un seul moment, ce bon Sauveur, si ce n'était pour mon bien. Non, je ne puis croire que Notre-Seigneur aurait voulu m'envoyer tant de souffrances, si ce n'avait été pour me faire faire pénitence et pour me sauver... Oh! mère, répétait-elle, dans l'excès de ses tourments, priez... priez pour

(1) Lettres à Antonio Filicchi.

ma foi. Pourtant, je ne me souviens que d'avoir eu deux fois la pensée que mes souffrances étaient trop dures."

Les larmes de sa sœur Catherine lui faisaient mal: "Je ne m'arrête pas à la pensée que vous me laisserez dans le tombeau, disait-elle, que moi partie, vous reviendrez à la maison, toutes, sans moi. Je regarde là-haut."

Et, elle ajoutait, en faisant à sa mère mille caresses:

"Oh! comme je vais prier Notre-Seigneur, pour qu'il me laisse souvent venir auprès de vous, quand vous serez là, sans votre petite Becc. Comme je vais lui demander de me laisser venir et vous consoler."

Avant de recevoir l'Extrême-Onction, elle demanda à son confesseur si c'était mal d'espérer aller droit au ciel en mourant. — Non, mon enfant bien-aimée, répondit le prêtre, pourvu que votre espérance ne s'appuie pas sur vos mérites, mais sur la miséricorde de Dieu et les mérites de Jésus-Christ. — Ah, répondit-elle, quels mérites une pauvre enfant comme moi peut-elle avoir!

Mais, à la dernière heure, l'angoisse la saisit: "Mon amour a été si faible, si imparfait, disait-elle. Ma mère, j'ai été si peu fidèle, j'ai si mal prouvé mon amour."

Elle baisait sans cesse le petit crucifix qu'elle portait à son cou: "Mon âme délaissée se suspend à toi, lui disait-elle." Puis, transportée de joie elle se mit à chanter un hymne qu'elle aimait: "Allons, levons les yeux, je verrai le chemin de la vie." Elle languit encore quelques heures dans des souffrances indescriptibles, et ses cruelles douleurs augmentèrent jusqu'à la fin.

Quand la sainte enfant eut rendu le dernier soupir, Elisabeth lui ferma les yeux; aidée de l'une des Sœurs, elle la porta sur le lit où la pauvre petite n'avait pu reposer, même pour y mourir. Penchée sur son visage inanimé, elle resta longtemps à la regarder, à la caresser, à l'embrasser, répétant avec une infinie tendresse:

“ Ma Rébecca, ma Rébecca, ma chère petite enfant!... Puis levant les yeux au ciel, elle s'écria dans une sorte de transport: “ Mon Dieu, mon enfant bien-aimée est avec vous. Elle ne peut plus vous offenser, et je vous bénis et je vous bénirai. ”

Mais ce ne fut que vingt jours plus tard qu'elle trouva la force d'écrire à son fils William:

21 novembre 1816.

“ Mon William, cher enfant de mon âme, oh! que ne donnerais-je pas pour me trouver auprès de vous quand vous apprendrez la douloureuse nouvelle à laquelle vous ont préparé toutes mes dernières lettres! Il est des moments, mon fils, où notre soumission envers Dieu doit triompher des sentiments les plus tendres, les plus profonds de la nature. C'est là ce qui vous est demandé maintenant, mon bien-aimé; car, s'il avait été donné de voir notre Rébecca monter au ciel sous la forme d'un ange, vous ne pourriez être plus certain qu'elle est avec Dieu que vous n'en serez certain par la foi, lorsque vous aurez appris de quelle sainte mort nous avons été les témoins.

“ C'eût été de notre part un souhait égoïste, oui égoïste, de désirer prolonger ses souffrances et ajourner son assuré bonheur pour nous conserver plus longtemps la douce possession de cette chère créature. Et pourtant, j'ai perdu en elle la bien-aimée petite amie de mon cœur, qui lisait en lui toute peine et toute joie, comme en un livre ouvert. J'ai perdu l'enfant la plus chérie de mon âme, à cause de ses souffrances et de sa patience incomparable. Toutefois, en ce moment, je regarde en haut avec joie, souffrant seulement pour vous qui êtes si loin... Elle a dit souvent que si Dieu permettait qu'elle se fit voir à vous, elle n'y manquerait pas; mais ce dont elle se tenait pour bien assurée, c'est que Notre-Seigneur ne refuserait pas à son âme la douceur

de vous voir. Pour nous, vraiment, après les grâces célestes dont son Seigneur l'a favorisée en ce monde, nous pouvons bien croire qu'il ne lui refuse plus rien à cette heure.

“ Il ne m'est pas possible de vous donner une idée de la perfection de Rébecca : la beauté de son âme, et même aussi sa terrestre beauté ont été croissant chaque jour, jusque dans les bras de la mort. Votre dernière lettre nous arriva la veille du jour où nous l'avons perdue. Elle était entrée déjà dans sa longue agonie. Je pus encore lui apporter vos tendres paroles : elle leva les yeux sur le crucifix, vous bénissant avec une expression de tendresse répandue sur tout son visage, et en même temps une expression très vive de cette douleur qu'elle a toujours ressentie de votre absence. Ne pas vous voir, c'est le seul regret qu'elle ait jamais exprimé en quittant ce monde : — “ Dites-lui seulement qu'il vienne vers moi, ” murmura-t-elle, quand déjà elle n'avait plus assez de force pour supporter d'entendre parler de vous pendant plus d'un instant.

“ C'est dans les bras de sa mère, c'est sur ce cœur qui l'aimait tant, qu'elle a rendu le dernier soupir. Neuf semaines, nuit et jour, je l'ai tenue entre mes bras ; bien souvent, prenant ma nourriture avec une main, derrière son oreiller, tandis qu'elle reposait sur mes genoux. Dans ses souffrances, elle ne trouvait ni trêve, ni soulagement qu'en sa mère bien-aimée, en sa pauvre mère. J'étais si heureuse de souffrir avec elle ! Je n'ai pas eu un seul moment conscience de fatigue ni de mal. Soyez sans crainte pour votre mère, mon bien-aimé William.”

“ Son âme se soutint sur ces hauteurs sereines. Une force divine la transportait hors de ce monde. Au milieu des misères, des difficultés et des douleurs de la vie, elle avait commencé la vie du ciel :

“ Ma petite chambre a une fenêtre vers le bois où mes bien-aimées sont endormies. Je regarde de ce côté vingt fois par jour, et mon cœur se maintient en haut. C’est par là que je commence le matin, c’est par là que je finis le soir. Puis, je me dis: Plus de douleur maintenant! en haut! en haut! belles et joyeuses âmes!” (1)

XXVI

C’est au mois de juin 1817 que la législature du Maryland accorda l’existence légale à la Congrégation des Sœurs de la Charité. C’est aussi en 1817 que les catholiques de New-York, touchés du bien opéré par les Sœurs à Philadelphie, voulurent avoir un orphelinat. Cette ville où Elisabeth avait été odieusement persécutée, elle allait y rentrer comme mère des pauvres, des abandonnés; et, peu après, l’état de New-York confia aux religieuses huit cents enfants.

En construisant la maison d’Emmettsburg, M. Cooper et Mme Seton n’avaient songé qu’aux pauvres; mais de riches catholiques avaient demandé aux Sœurs d’instruire leurs filles, et les supérieures avaient jugé qu’aux Etats-Unis on ne pouvait mieux servir les intérêts de la religion et de la société qu’en accordant à la classe influente le bienfait de l’éducation religieuse. Dès les premières années il y avait donc eu une académie à Emmettsburg.

A cette époque on y comptait soixante-dix élèves, “ chères âmes que nous aimons, disait la mère Seton, et que nous préparons en silence à s’en aller dans le monde faire l’effet du bon levain.”

Son ascendant sur ces jeunes filles était extraordinaire, et les trois enfants qui lui restaient avaient pour elle un véritable culte. Cependant, malgré le désir de complaire

(1) Lettre à Mme Scott.

à sa mère, William ne put triompher de son goût pour la marine. Il quitta Livourne en 1817.

“ William, écrivait Antonio Filicchi, vous reviendra avec cette lettre, en bonne santé s’il plaît à Dieu; respectueux et tendre fils, et avec un cœur que rien n’a flétri, et toujours, je l’espère, ferme chrétien catholique. Je m’en remets à ce qu’il vous dira pour tout ce que vous désireriez d’ailleurs savoir. L’emploi de William auprès de moi pourrait être rempli par son jeune frère Richard, si vous pensez qu’il y soit propre et si la situation que je lui offre vous convient ainsi qu’à lui. Pour ma part, je me contenterai d’une bonne volonté et d’une bonne écriture; et je suis tout prêt à agir pour lui comme j’ai fait pour William. Laissez-le tenter l’épreuve. Et par-dessus tout, ma sainte sœur, croyez-moi cordialement, dans toute l’étendue que ce mot peut avoir, votre ami le plus affectionné et le plus fraternel.”

Revoir son fils, l’embrasser, l’admirer dans la force élégante de sa jeunesse fut pour Elisabeth un bonheur que les mots n’expriment pas.

Elle accepta avec joie et reconnaissance la généreuse proposition d’Antonio Filicchi, et, peu après le départ de Richard pour Livourne, William entra dans la marine des Etats-Unis avec le rang de *midshipman*. De sa frégate l’*Indépendance*, il écrivait à sa mère:

“ Si je n’écoutais que mon cœur, aucune joie sur terre ne pourrait m’éloigner de vous... Il y a un courant dans nos destinées. S’il n’en était pas ainsi, je ne concevrais pas ce qui a pu m’arracher d’auprès de vous. Je me plais toujours à regarder en avant, vers le temps où, s’il plaît à Dieu de me conserver, je vous tiendrai de nouveau dans mes bras.”

“ Il y a tant de choses que votre mère devrait vous dire, répondait Elisabeth encore toute brisée de la séparation, mais elle est hors d'état de rien dire. Regardez en haut, fils bien-aimé de mon âme, levez les yeux vers ces cieux si purs, vous y lirez ce que votre mère voudrait vous dire, et vous y lirez aussi ce que vous diraient les âmes de nos bien-aimées que nous avons vues partir... Ne me refusez pas de vous retrouver là où nous ne nous séparerons jamais.”

“ La vie est une mort, en vérité, dans une séparation si dure, écrivait-elle plus tard. Ce qu'on appelle la force d'âme, je crois que j'en sais quelque chose en toute rencontre; mais celle-ci ébranle mon âme elle-même. Et vous savez bien pourquoi, mon bien-aimé; ce n'est pas tant à cause de cette séparation momentanée si dure qu'elle soit, mais!... Dire de quelle façon je vous tiens enveloppé dans le plus profond de mon cœur, cela est impossible, ni même de vous en donner une idée... O mon enfant, mon cher enfant! aimez-moi! aimez-moi! Vous savez de quelle manière et avec quelle preuve.”

A la fin de l'année 1818, une fluxion de poitrine mit la vie de la mère Seton en danger. De cette maladie, il lui resta une extrême faiblesse, mais elle n'en fut pas moins, à l'unanimité des voix, maintenue dans sa charge de supérieure.

XXVIII

L'œuvre de la mère Seton était accomplie. Ouvrant les bras à toutes les misères, les Sœurs de la Charité allaient se répandre à travers les Etats-Unis.

Auprès des trois enfants que Dieu lui avait laissés, Elisabeth jugeait aussi sa tâche finie. Elle disait que la Providence l'avait bénie bien au-delà de ce qu'elle aurait pu espérer. Elle aurait voulu se consumer en actions de grâces,

et constatait avec bonheur que l'heure du départ approchait. Un jour qu'elle se sentait mieux, elle voulut gravir encore une fois la montagne. Elle y resta longtemps et écrivit ensuite :

“ Seule, cette après-midi, assise sur un rocher, en présence d'une des plus belles scènes de la nature, j'adorais Dieu, je lui rendais gloire de sa magnificence et de sa bonté. Mes yeux appesantis ne pouvaient, il est vrai, se plaire qu'à demi à ce qu'ils voyaient; mais l'âme s'écriait: “ O Dieu, ô Dieu, donnez-vous vous-même: qu'est-ce que tout le reste? ” Une voix d'amour, une voix silencieuse me répondit: “ Je suis à toi. ” — Ah, tendre Seigneur, faites-moi demeurer telle que je suis maintenant, pour le temps que vous me laisserez à vivre, car c'est là le vrai contentement: ne rien espérer, ne rien désirer, ne rien attendre, ne rien craindre! La mort, l'éternité... Oh! combien paraissent petits tous les objets que poursuivent ces êtres affairés, empressés, aveuglés et déçus. ”

Sa maladie était une langueur, un épuisement de toutes les forces. De grandes souffrances s'ajoutèrent à la faiblesse. Au mois d'août 1820, elle était si mal qu'on appréhendait la fin d'un moment à l'autre. Mais, au commencement d'octobre, elle se ranima, et put, chaque jour, se lever et passer quelques heures près de son feu. De sa chambre, elle suivait tout ce qu'elle pouvait des exercices de la communauté, et continua ainsi jusqu'à la fin.

Elle aimait la visite des élèves, surtout la visite des élèves de l'école des pauvres. Souvent elle se faisait amener les plus jeunes de ces enfants et les retenait à jouer près d'elle.

La pensée de la vie future ne la quittait pas.

“ L'éternité. écrivait-elle à l'une de ses amies, oh! comme

elle me paraît proche maintenant. Pensez-y, ma bien chère; pensez-y, vous aussi, quand vous êtes oppressée par l'ennui. Oh! qu'il durera longtemps ce beau jour sans nuit. Puissons-nous le passer à louer, à bénir, à adorer à jamais...

“ Je ne vois plus rien que l'azur du ciel et nos autels; tout le reste ne mérite pas qu'on y fasse attention. Nous parlons tout le long du jour de ma mort, de la manière dont il se pourra qu'elle arrive, comme on parlerait de toute autre affaire de la maison. Qu'est-ce, en effet, autre chose? Que sommes-nous venus faire en ce monde? Pourquoi nous y sommes-nous attardés si longtemps, si ce n'est pour cette dernière, grande et éternelle fin? Elle me paraît si simple quand je regarde le crucifix. Un cercueil, quelques mottes de terre, une tombe! Quelle vie, en vérité!... Si je me voyais parvenue à la dernière étape sur ce chemin de souffrances, si j'entendais l'éroulement des murs de ma prison, je ne sais vraiment pas comment je pourrais supporter ma joie. Mais, dira-t-on, vous n'avez donc pas peur de mourir? Il est vrai, une pécheresse comme moi devrait avoir peur; mais je serais plutôt portée à craindre de vivre, car je sais bien que chacun de mes examens du soir me force d'ajouter au poids de ma dette. Je ne crains pas la mort moitié tant que ma chétive et détestable personne.”

Elle souffrait beaucoup: mais, sans les gémissements que la douleur lui arrachait pendant le sommeil, on n'aurait pu se douter de ce qu'elle endurait. Elle conserva jusqu'à la fin cette aménité, cette grâce qui rendait son commerce si agréable.

“ Je suis faible, il est vrai, disait-elle; mais chaque jour se passe si calme et si heureux! Si c'est là le chemin qui mène à la mort, rien de si paisible et de si doux. Mais, dussé-je en revenir, que c'est une chose délicieuse de reposer entre les bras de Notre-Seigneur! Je n'ai jamais si bien senti la présence de ce Sauveur bien-aimé, que depuis que

je suis malade. C'est comme si je le voyais, lui, le bon Jésus, lui et sa sainte Mère, ici, continuellement assis à mes côtés, sous une forme visible, pour me consoler, me récréer, m'encourager. Cela vous surprend, disait-elle, à celles qui l'écoutaient, vous allez rire de mes imaginations. Celui qui est notre tout a bien des manières de consoler ses petits atômes."

Elle parlait souvent du bonheur de mourir catholique; et comme Antonio Filicchi avait été le premier instrument dont la Providence s'était servie pour l'attirer à l'Eglise romaine, ne sachant comment prouver sa reconnaissance, elle lui avait écrit qu'elle s'offrait à Dieu pour souffrir à sa place tout châtement qu'il aurait pu encourir pour quelque péché que ce fût en sa vie. (1)

Les regrets et les pleurs de celles qui voulaient la retenir ne l'impressionnaient point. "Sa volonté, sa divine volonté," répondait-elle suavement.

C'est avec une foi magnanime qu'elle abandonna à Dieu le soin de sa communauté et de ses enfants.

Elle communiait plusieurs fois la semaine, et toujours avec une ardeur nouvelle. Dans la nuit du 1er janvier, la sœur qui la veillait, la pressa, après minuit, de prendre une potion prescrite.

"Ne pensez pas à cela, dit-elle: une communion encore, et puis, notre éternité!" Elle resta à jeun jusqu'au matin.

Le 2 janvier, entourée de toutes ses filles, elle reçut l'Extrême-Onction.

Le supérieur, M. Dubois (2) dit en son nom à la communauté:

"La mère étant trop faible pour parler, me charge de vous recommander l'union entre vous et la fidélité à vos

(1) Antonio Filicchi mourut à Livourne en 1847.

(2) Plus tard évêque de New-York.

règles. Elle vous prie humblement de lui pardonner les peines qu'elle a pu vous causer et les mauvais exemples qu'elle a pu vous donner.

Alors la mourante éleva sa voix défaillante :

“ Je vous remercie, mes sœurs, d'avoir bien voulu m'assister à ce moment de l'épreuve. Soyez enfants de l'Eglise, soyez enfants de l'Eglise.”

Pendant qu'on l'administrait, elle tint constamment les yeux levés au ciel, avec une expression qui ne se peut rendre.

Elle resta dans un recueillement profond, et, se sentant aux prises avec la mort, elle-même suggéra sa prière de prédilection :

“ Que la très sainte, très puissante, très aimable volonté de Dieu soit accomplie à jamais.”

Elle se sépara sans peine de sa chère communauté; les sanglots déchirants de sa fille Catherine ⁽¹⁾ ne troublèrent point sa paix. Elle la vit, sans s'évanouir, s'évanouir de douleur. La mort ne lui fut point amère; cette âme sainte se détacha sans effort.

M. Bruté de Rémur, son confesseur, ⁽²⁾ qu'on avait envoyé chercher, arriva comme elle venait d'expirer.

“ Quel air cette chère morte conservait! Quels sentiments s'éveillaient à sa vue dans l'âme de celui qui depuis dix-huit ans avait su tous les secrets de cette vie, continuelle aspiration vers le ciel et vers Dieu? Quels souvenirs remontaient au cœur du confident de tant de douleurs qu'elle avait éprouvées? Quels regards vers le passé pour l'y voir, envoyant devant elle, avec tant de foi, tant d'amour, ses deux filles et ses deux sœurs, près desquelles, lui, l'ami, le

(1) Catherine se fit Sœur de la Miséricorde et mourut à New-York en 1892. Peu après la mort de sa mère, Richard entra dans la marine. En 1823, on l'envoya en mission de confiance à Libéria où il mourut à l'âge de vingt-six ans. William épousa Mlle Emily Prince, et mourut en 1868, laissant sept enfants.

(2) Plus tard évêque de Vincennes.

prêtre allait la déposer elle-même le jour d'après. O mère! ô Elisabeth! ô foi profonde! ô piété si tendre! ô recueillement dans l'attente de votre divin Maître, et dans votre abandon à lui d'autant plus parfait à mesure que votre faiblesse était plus grande et que votre fin approchait! ô simplicité! ô véritable humilité avec tant d'esprit! ô bonté sur toute bonté..."

La pauvre chambre où Elisabeth a rendu le dernier soupir est devenue pour ses filles un lieu sacré. Malgré les transformations qu'a subies la maison, rien n'y a été changé, et sur le mur, on lit cette inscription:

Ici, à côté de cette porte, près de ce foyer, sur une pauvre et humble couche, mourut notre chère sainte mère Seton, le 4 janvier 1821. Elle mourut dans la pauvreté, mais riche de sa foi et de ses bonnes œuvres. Nous qui sommes ses enfants, puissions-nous marcher sur ces traces, et partager un jour sa félicité.

Laure Conan.



CYCLE D'IMPRESSIONS

I

En regardant le ciel, en poursuivant mon rêve,
Qui vient, fuit et revient comme un flot sur la grève
En voyant un oiseau rayer l'horizon bleu,
Une saison passer en nous disant adieu,
J'écris ces vers avec, pour compagne, à la brune,
Ma lampe, qui me fait des petits clairs de lune,
Ou le matin, l'esprit libéré du sommeil,
Lorsque par ma croisée entre un peu de soleil.
J'écoute aller le temps de sa marche éternelle,
Et je le suis comme un oiseau blessé d'une aile.
Voilà pourquoi je rêve et je chante, — tout bas,
Sachant, ainsi qu'Arvers, qu'on ne comprendra pas.

II

C'est l'aube. Les oiseaux l'annoncent sur la branche.
La première clarté du jour, vaguement blanche,
D'un horizon s'étend, lente, à l'autre horizon.
A la ville, tout dort encor dans la maison.
Un filet rose qu'un grand pan de ciel écrase,
S'élargit doucement, puis de pourpre s'embrase.
Au milieu d'une mare immense d'or sanglant,
L'astre paraît, royal, et monte, pantelant.
Le jour est né. Des bruits circulent dans la rue,
Une hirondelle au ciel profond est apparue,
Pendant que tout s'éveille et que vibre, lointain,
Le premier *Angélus* en l'air frais du matin.

III

Je la verrai venir, rose d'un peu de fièvre,
Un long baiser tout prêt sur le bord de sa lèvre.
Elle n'aura de mots d'amour que dans les yeux.
Ses aveux les plus doux seront silencieux.
Je lui dirai combien sont durs les jours d'attente,
Et combien sa démarche onduleuse et flottante
Lentement me l'amène et tôt me la reprend.
Son cœur tendre, son cœur virginal et si franc
Comprendra mieux que moi ce que je veux lui dire,
Et lui fera monter à la lèvre un sourire
Si plein de candeur blanche et de rêve sacré,
Qu'heureux comme un enfant qui dort, je pleurerai...

IV

Midi. L'air est pesant du soleil qui l'éclaire.
Le passant accablé dont le pas s'accélère
Aux tintements rieurs ou sourds des *Angélus*,
Poussant vers le ciel bleu des soupirs superflus,
Et s'épongeant le front mouillé de sueur fine,
Regagne le foyer où l'ombre se confîne.
Une femme parfois passe, l'ombrelle en main,
Le visage empourpré du naturel carmin
Que le soleil dépose en la baisant aux joues.
Dans l'air alourdi monte un bruit lointain de roues.
Puis un silence chaud que ne fraîchit nul vent,
Tombe comme un suaire épais sur le vivant.

V

Ce ne sont pas tes yeux où de la lune veille,
Où ton âme rit, pleure et souvent s'émerveille,
Ni tes longs cheveux bruns où sont des tons passés
Du rayon d'or frôleur qui les a caressés,
Ni ton cou blanc qui ploie en svelteness de cygne,
Ni ta main, dont j'épie en esclave le signe,
Ni ta taille si ferme et souple en même temps,
Ni ta jambe inlassable aux courses du printemps,
Ni les gestes menus empreints de ta finesse,
Ni ta voix, ni ton rire éclatant de jeunesse,
Ni ta calme franchise en laquelle j'ai foi,
Ce que j'aime d'abord en toi, c'est toute Toi!

VI

Comme sont morts les preux, dans la gloire et le sang,
Au soir du jour frappés au cœur d'un fer puissant,
Le soleil, chevalier bardé d'or qui s'irise,
Dans le champ de l'azur, tout sanglant, agonise.
De son sein, à longs flots, jaillit la pourpre en feu,
Qui coule, se propage et s'épand dans le bleu
Comme un golfe profond que le soir violette,
En avançant à pas lents d'ombre qui halète.
Tout là-bas, un petit nuage rose court,
Flocon fouetté du vent dans le ciel qu'il parcourt,
Tandis qu'à l'occident s'efface la féerie,
Le soir sur elle ayant tiré sa draperie.

VII

Douze mois qu'elle m'aime et que moi je l'adore !
Douze mois qu'elle verse en mon cœur de l'aurore,
Que j'ai mis dans le creux de sa petite main
Ce que Dieu me donna de bon, de plus humain.
Du soir où je la vis, à chaque retour d'heure
Je l'aimai davantage et la trouvai meilleure.
J'ai vu ce que l'amour prête d'extase aux yeux,
D'éloquence aux instants les plus silencieux,
D'indicibles espoirs et de promesses franches
A la pression lente et tiède des mains blanches.
Et je veux, pour fêter ces jours de longs émois,
Prendre autant de baisers que sont passés de mois !

VIII

Dans l'assoupissement vaporeux du jour gris,
Tout est silence. Les oiseaux n'ont pas de cris.
Il pleut une tristesse immense sur les arbres
Immobiles, ainsi qu'au champ des morts, les marbres.
Pas de vent. Une attente a suspendu tout bruit.
L'automne de bien loin nous arrive aujourd'hui.
Et je pense, attristé par le destin des choses,
Aux fleurs dernières dont les corolles décroches
Tombent, sans qu'un rayon aussi doux que leur miel,
Ait apaisé leur faim éternelle de ciel.
Les ailes au départ ne se sont pas ouvertes,
Et les mousses des bois frileux sont encor vertes...

IX

D'abord, je lui prenais tout doucement les mains,
Et ses yeux bleus, fixant ses regards sur les miens,
Faisaient, pour m'éclairer l'âme, de la lumière.
Elle disait " bonjour " d'un baiser, la première.
Elle devait sentir tout le long de mes doigts
Des frissons s'enlacer aux siens, comme des voix
S'entre-croisent dans l'air, s'appellent, se répondent,
Et dans un même accord toutes enfin se fondent.
Nous nous parlions très peu pour ne pas empêcher
Nos deux cœurs de s'entendre. Elle laissait pencher
Sa tête fine, comme en proie au mal des fièvres,
Et mes baisers montaient à l'assaut de ses lèvres !

X

C'est le soir. Au jardin nulle aile ne voltige.
Chaque fleur endormie est droite sur sa tige.
Les grillons sont muets, sous les herbes tapis,
Et même les parfums paraissent assoupis.
La brise seule veille et ses haleines franches
Font jaser doucement les feuilles sur les branches,
Et rient l'eau tranquille et claire d'un bassin
Où, le jour, les oiseaux vont boire, par essaim.
La lune monte, pleine et pâle, au fond de l'ombre,
Et, passant à travers les étoiles sans nombre,
Comme une reine aimée en robe de gala,
D'une lumière bleue inonde tout cela.

XI

Les bourgeons sont gonflés de sève printanière.
Dans sa lobe, la feuille aujourd'hui prisonnière,
Eclatera demain, verte et nue, au soleil,
Comme en sa chrysalide éclos, dès le réveil
Un papillon s'élançe à la lumière douce.
L'herbe neuve ressemble à de la haute mousse,
Tant elle est fine et court en tapis sur le sol.
L'azur est lumineux, tiède et propice au vol
Des oiseaux, délassant avec des cris leurs ailes.
C'est le retour des jours féconds, des hirondelles ;
La résurrection ardente après la nuit,
De l'éternelle vie, en herbe, en feuille, en bruit.

XII

O Muse, dont la voix a la douceur du miel,
Maîtresse qui toujours montres du doigt le ciel,
Dont la robe est tissée en brise parfumée
Qui calme et rafraîchit, c'est toi la Bien-Aimée !
Quand j'ai senti rougir sous le mal de l'affront
Et de douleur pencher languissamment mon front,
Je n'ai jamais crié vers toi dans la nuit noire,
Sans qu'aient paru tes pas ailés comme la Gloire.
Tu venais, tendre et pâle, oh ! maternellement,
Sur mon triste chevet t'incliner un moment,
Et quand tu t'en allais, ma peine était finie.
Noble consolatrice, ô Muse, sois bénie !

Albert Lozeau.

QUESTIONS D'ACTUALITE

AU POINT DE VUE MORAL

LEON XIII! Quelle actualité et quelle force morale dans ce nom glorieux. Depuis vingt-cinq ans le monde civilisé, malgré l'esprit sectaire d'un si grand nombre, se tourne de plus en plus vers l'antique château du Vatican. Cette année l'attention de l'univers portait là pour les grandes fêtes de mars. Voici que la maladie, ces jours-ci, en menaçant la vie du grand Pape, ramène sa noble figure parmi les questions d'actualité.

A l'exemple de son divin Maître Jésus du haut de sa croix, le Pape du fond de sa prison attire tout à lui: *Omnia trahit!*

Son règne — 25 ans! — est le plus long, après celui de saint Pierre et celui de Pie IX, de tous ceux qui se sont succédé à Rome. Il est le seul survivant des évêques qui ont pris part à la définition du dogme de l'Immaculée Conception (1854). Il est le plus vieux cardinal, le plus vieil évêque et (je pense) le plus vieux prêtre du monde catholique. A l'exception d'un (Oreglia), tous les cardinaux de la sainte Eglise ont été créés par lui. 65 ans de prêtrise, 60 ans d'épiscopat, 50 ans de cardinalat, 25 ans de Souverain Pontificat: voilà certes une série de noces jubilaires que le peuple chrétien avait droit naguère d'être heureux de fêter et de célébrer!

Et en relisant hier les intéressants détails que publiaient dernièrement la *Vera Roma* et la *Voce* de Rome sur les célébrations du superbe 25^e de notre grand pape, je songeais

aux émotions qui me sont restées de si bons souvenirs et que j'éprouvai là-bas, en la ville des Papes, aux jours aimés de ma vie d'étudiant, il y a dix ans.

L'esprit humain vit comme enclavé dans la prison des sens. La pompe des cérémonies et l'éclat des solennités sont pour lui tout ensemble un besoin intime et une leçon féconde. Ceux qui rêvent de ne vivre et surtout de ne faire vivre le peuple que de sentences, de proverbes et de maximes sont, à mon avis, des imbéciles. Les leçons de choses, les manifestations, les déploiements, les célébrations, les solennités et les fêtes : tout cela est étonnamment utile et merveilleusement instructif.

Or, que pourra-t-on jamais imaginer de plus grandiose, de plus émouvant et partant de plus instructif que les fêtes de l'Eglise à Rome ?

J'étais là en 1893, alors qu'on célébrait les noces d'or épiscopales du vénéré Pontife. Déjà on s'étonnait de l'extraordinaire longévité de Léon XIII. Les journaux et les revues racontaient, en ce style imagé et plein de superlatifs qui est propre aux Italiens, les hauts faits de cette vie si active et si glorieuse.

Comme au 3 mars dernier, soixante-dix à quatre-vingt mille personnes se massaient dans l'enceinte de la basilique vaticane.

Je renonce à décrire l'imposant spectacle que nous présentait la procession de la garde suisse, de la garde palatine et de la garde noble, des prélats et des ambassadeurs, des deux cent cinquante archevêques et évêques, des quarante-trois cardinaux en magna cappa rouge...

Quand au milieu de ce cortège brillant, parut, porté sur sa sedia, le front ceint de la tiare, la main levée pour bénir, ce vieillard plus blanc que sa soutane si blanche, quand j'entendis ce bruit confus, semblable à celui d'une mer qui gronde, des acclamations et des vivats courant en vagues pressées sous l'immense voûte de St-Pierre, quand surtout

j'aperçus au fond de la figure émaciée du Pape ces deux yeux si brillants, comme tant d'autres je me crus en présence d'un être surnaturel. En Léon XIII tout ce qui est humain me semblait surnaturalisé. Je cherchais en vain une comparaison, une phrase, un mot qui rendît mon sentiment intime. Je n'en trouvais pas. Seulement pendant la messe que Léon XIII célébra à l'autel de la confession sur le tombeau des SS. Pierre et Paul, au moment de l'élévation, les trompettes d'argent, logées dans les galeries de la coupole, firent descendre sur nous une éclatante symphonie qui, elle, me donna l'expression cherchée: "Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et contre cette Eglise les conseils de l'enfer ne sauront jamais prévaloir."

Léon XIII apparaissait bien là dans toute la majesté du pontificat souverain. L'âme du croyant se sentait raffermie. La pompe de ces inoubliables cérémonies, c'était en vérité une incomparable leçon de foi.

Déjà j'avais vu Léon XIII et je devais le revoir, dans la pénombre de son cabinet de travail. Alors ce serait aux pieds du *Papa*, du Père de la chrétienté, que je m'agenouillerais. Mais au jour jubilaire c'était le Pontife qui nous bénissait. Certes le père ne se sépare pas du Pontife, et la bonté du premier s'allie bien à la majesté du second, mais, j'en garde la persuasion, il fait doux au cœur du catholique et du prêtre de les goûter l'une après l'autre.

Le Pape! oh! la douce étreinte que je ressentis dans tout mon être, la première fois que j'approchai son auguste personne.

Mgr Racine, de Sherbrooke, nous avait amenés, un groupe de huit à dix, et il nous présenta après son audience particulière.

Le Saint-Père parla longuement, un peu comme s'il cherchait ses mots. Il dit son amour pour les Canadiens-Français. Il évoqua le souvenir de nos chers zouaves. A

nous, étudiants, il recommanda d'emporter de Rome l'amour de l'Eglise et du Pape. A Mgr Racine, qui venait d'affirmer que les zouaves reviendraient à Rome, sur un signe de Sa Sainteté, Léon XIII, levant les yeux au ciel, parla des tristesses et des luttes que la foi catholique doit subir ou soutenir! J'imaginai voir un prophète quand, l'œil en feu, il disait les triomphes futurs de l'Eglise!

Je devais le revoir une fois encore, en audience intime, avec mon unique sœur. Cette fois-là, la main sur la tête de ma compagne, il me parla de ma famille, des miens, de mes études... Il nous dit encore d'aimer le Pape, de prier pour lui, et de dire à nos frères les Canadiens de prier pour le Pape.

Je m'excuse de m'abandonner à ces souvenirs si consolants pour moi. S'ils ne sont pas une leçon morale, ils restent au moins une respectueuse invitation à penser au Pape, à l'aimer et à prier pour lui!

Oremus pro Pontifice Leone!

* * *

Oui, prions pour le Pape, pour le Pape mourant, pour le Pape qui est déjà mort peut-être au moment où j'écris ces lignes.

C'est un devoir de piété filiale envers celui qui depuis 25 ans est le frère de nos âmes et le Pontife de nos Pontifes.

C'est un devoir aussi de reconnaissance envers l'homme illustre dont l'étonnante carrière a jeté tant de gloire, on peut le dire, sur la chaire de saint Pierre.

Presque chaque année de son long pontificat, sa pensée puissante donnait au monde un chapitre de la grande charte chrétienne.

A passer sous sa plume l'admirable et si pure doctrine de Jésus-Christ, Notre-Seigneur, toujours la même, prenait je ne sais quelle forme nouvelle qui la rendait plus

facile à saisir pour nos contemporains, plus explicitement adaptée aux besoins divers de notre temps.

Certes cette doctrine et cette morale que Jésus prêchait, aux pieds des montagnes et sur les bords des fleuves de Judée, est restée et restera la même, toujours divine dans son origine et toujours profondément connaissante des besoins intimes du cœur humain; mais il n'y a pas à nier que, sous la dictée de l'Esprit-Saint, les Pontifes, successeurs de Pierre, savent lui imprimer à chaque tournant de l'histoire, de merveilleuses directions.

Pierre de nouveau a parlé au monde par la bouche de Sion, et ç'a été, au milieu des tristesses que l'Eglise doit subir sur la mer du monde, une grande et magnifique gloire depuis 25 ans.

* * *

Gloire aussi très belle et très grande que celle que l'illustre évêque Bourget a jetée sur l'Eglise du Canada.

On a dit superbement, le 24 juin, sous les portiques de la cathédrale de Montréal, les grandeurs du règne du deuxième évêque de Montréal.

La voix douce et pénétrante de Mgr l'archevêque de Québec — qui me paraît toujours posséder quelque chose de ce que dut être la voix de saint François de Sales — celle de Mgr l'archevêque d'Ottawa, pleine d'envolées superbes, celle de sir William Hingston et de l'honorable monsieur Taillon, voix émues d'un Irlandais et d'un Canadien convaincus et respectueux étaient fort heureusement choisies... Celle du délicat et un peu incisif fils de Saint-Ignace que tout Montréal a coutume d'admirer aux *carêmes* du Gesu résonnait aussi bien harmonieuse sous la coupole de la cathédrale. Bref! ce fut une fête digne de celui qu'on voulait si justement honorer comme grand évêque et comme grand citoyen.

Mgr l'archevêque de Montréal dans ce langage académique, si sûr et toujours si expressif, qui fait un charme de sa parole, s'est contenté de dire merci à ceux qui l'ont aidé dans l'érection du monument.

Si l'on veut bien le permettre à notre vieille REVUE, elle enregistrera pour l'avenir un merci respectueux et sincère au brillant successeur de l'évêque Bourget.

En honorant l'un des plus grands Canadiens-Français des âges passés, Mgr Bruchési donne une leçon de sage patriotisme à notre génération et un exemple à suivre à ceux qui viendront après nous.

* * *

Au lendemain de notre fête nationale, célébrée cette année aux pieds du monument Bourget, la paroisse de St-Jean-Baptiste de Montréal inaugurerait le superbe édifice qu'elle vient d'élever à l'honneur de Dieu sur les ruines de sa vieille église, incendiée il y a cinq ans.

Mgr Bruchési bénit le nouveau temple, Mgr Langevin prêcha et Mgr Lorrain chanta la grand'messe.

Le soir un banquet vraiment national réunissait près de trois mille convives au Montagnard, dans Saint-Jean-Baptiste.

La *Semaine Religieuse* de Montréal signale parmi les discours remarquables, celui du curé Auclair, celui de l'honorable M. Tarte et celui de l'honorable M. Chapais.

On ne m'en voudra pas, je l'espère, d'adresser dans ces pages, mes respectueuses félicitations à mon bienfaiteur, M. le curé de St-Jean-Baptiste. Nul mieux que moi ne connaît la vie étonnamment laborieuse et active de ce prêtre qui me fut si bon à moi!

La Providence ménage aux hommes, au milieu des contrariétés de la vie, des jours bien consolants. Que celui du 25 juin 1903 lui fasse oublier les épreuves que cette colossale construction lui a coûtées!

* * *

Mais je m'excuse d'insister sur des motifs qui me sont trop personnels et je me hâte sans transition de passer à des considérations d'intérêt et d'actualité plus généraux.

Nicolet et Lévis ont célébré naguère de grands anniversaires.

Mon très honoré collègue de la REVUE, M. Chapais, a parlé déjà de Nicolet. J'avais pensé à relater un peu les faits qui se sont passés au centenaire de Nicolet et au cinquantième de Lévis. Je m'arrêterai seulement à deux réflexions que m'ont suggérées les récits de ces superbes fêtes.

Ces jours anniversaires de nos fondations de Séminaire et de Collège, comptent vraiment dans les fastes de notre histoire, et j'estime que notre race doit les saluer comme des jours glorieux.

Notre Canada français, on peut dire qu'il a été fondé deux fois. Les pionniers des premiers âges sont souvent chantés: ils le méritent. D'autres encore méritent de l'être. Lorsque l'épée de Montcalm se fut brisée sur les plaines d'Abraham, lorsque Lévis eut brûlé ses drapeaux à l'île Ste-Hélène, devant Montréal, nous étions bien faibles! La guerre nous avait été cruelle, la *cession* nous livrait, exténués et épuisés, aux mains d'un peuple puissant.

Enfin lorsque vers 1800, des Anglais voulurent nous donner des écoles gratuites... mais protestantes, les pauvres Canadiens se tournèrent vers leurs prêtres et du cœur du clergé sortit cette admirable floraison de collèges, de séminaires et d'écoles (à commencer par Nicolet) qui avec ceux de Québec et de Montréal, et nos couvents des Ursulines, de la Congrégation et autres donnèrent à notre race des hommes de cœur, instruits et éclairés, des femmes distinguées autant que dévouées.

Aucun historien sérieux ne me démentira quand j'aurai dit, pour me servir d'un mot célèbre, que nos collègues et nos couvents ont refait notre race, après la conquête anglaise, et cela sans déloyauté et avec tout le respect du aux traités et à la parole donnée, comme les moines de jadis avaient fait l'Europe, après l'Invasion des barbares, — semblables aux industrieuses abeilles qui si patiemment et si sûrement construisent leurs ruches. Voilà la vérité.

Oh! quand j'entends tous ces bons jeunes gens — animés d'un zèle plus imaginaire et souvent plus intéressé à pondre un article ronflant qu'éclairés aux lumières de l'histoire et appuyés sur une expérience qui sait — nous parler à cors et à cris de réformes à effectuer, en deux temps et trois mouvements, comme je voudrais pouvoir leur dire: mais nous en sommes, nous les prêtres, nous les éducateurs, nous les professeurs, mais oui, nous en sommes. Nous en voulons des réformes et nous y travaillons dans le silence et dans l'ombre, nous résignant, après des années d'études en Europe, à vivre avec cent et quelques dollars par années, toute notre vie. Nous en voulons des réformes et nous en faisons aussi, sans causer tant de bruit. Je voudrais bien les y voir, eux!

Encore une fois j'aime le mouvement des jeunes, à condition qu'il veuille et sache s'éclairer.

J'aime par exemple le rajeunissement de notre REVUE CANADIENNE. J'aime y coudoyer des amis qui peut-être n'ont pas toutes mes idées. J'aime les arts, la musique, les nouvelles charmantes et je ne suis pas de ceux qui pensent qu'il n'y a que les sermons qui *moralisent* dans le monde!

Mais je soutiens aussi que le monde est impossible sans la religion sincère et vraie et je soutiens surtout que si on peut faire le bien en étant aimable et agréable causeur, on peut, sous prétexte d'être aimable, charmant, de son temps et le reste... oublier de faire le bien.

* * *

Mais passons à un dernier alinéa qui sera trop court. Madeleine, hier dans *la Patrie*, parlait à sa façon, toujours spirituelle et très engageante, de la REVUE CANADIENNE, de son rajeunissement, de son jeune directeur, des belles choses... que nous dirons à l'avenir.

Il y avait bien là, quelque part, dans un coin un peu de sel; mais enfin les opinions sont libres. Pourvu que les principes ne soient jamais sacrifiés, visons au succès, je le veux bien et de tout cœur.

Mais, franchement, notre classe instruite, nos familles instruites, nos jeunes gens instruits nous délaissent trop!

Tenez, Madeleine, nous sommes entichés des choses d'Europe, vous et moi et d'autres avec nous, à un point que nous négligeons les nôtres!

Pas vous, ni moi... autant que d'autres, mais c'est comme ça.

Nos livres canadiens, parlez-en à M. de Nevers (pour un nouveau que celui-là), restent dans nos librairies.

Nos maisons vont s'approvisionner en Europe de... beaux livres dorés sur tranche!

Nos Revues ont un petit regard... après les autres.

Votre "*Premier Pêché*" aura meilleur sort, j'en suis sûr. Vous m'avez fait, l'autre jour, l'honneur de me demander une deuxième absolution.

Attendu que celle du P. Lalande, qui vous sert de Préface, doit être archi-valide, car les Jésuites, vous ne l'ignorez pas, ont beaucoup de pouvoir, je n'userai pas de la permission donnée. Je vous dirai seulement: Ecrivez encore!

Des plumes comme celles de Laure Conan, de Françoise et la vôtre peuvent faire beaucoup de bien. Pour cela — c'est votre pénitence — inspirez-vous toujours aux sources de la foi, de la charité, du bon patriotisme et même, oui, du désir de plaire.

Ce que c'est que l'habitude de sermonner, comme si vous n'aviez pas celle, vous, de pratiquer tout ce que je viens de dire.

L'abbé Elie Auclair, Ptre.

Sherbrooke, 18 juillet 1903.



CHRONIQUE THEATRALE

Nous assistons depuis quelques années à la marche progressive d'un mouvement littéraire que le public canadien n'a pas le droit d'ignorer puisqu'il a le devoir de soutenir et d'encourager les jeunes auteurs travaillant à la gloire de sa littérature nationale. Cette nouvelle école — car il semble que l'on puisse désigner ainsi cette éclosion de jeunes talents — manifeste une tendance qui devrait lui assurer la sympathie de tous les milieux, de tous les partis: elle veut être avant tout canadienne et elle s'inspire de l'histoire, des coutumes et de la nature du pays pour glorifier le sentiment national et travailler à l'indépendance littéraire et artistique du Canada. Nous avons suivi avec intérêt la publication de ces œuvres qui, pour des raisons regrettables, ne peuvent souvent paraître en dehors des journaux où elle trouvent une hospitalité généreuse mais éphémère, et nous avons été heureux d'assister le mois dernier à la représentation de deux pièces dont les auteurs nous étaient déjà connus comme journalistes et comme conteurs; il s'agit des "*Boules de neige*" de M. Louvigny de Montigny et de "*Hindelang et de Lorimier*" de mademoiselle Eva Circé plus connue sous le pseudonyme littéraire de Colombine.

Ces deux pièces, quoique très dissemblables de forme et de sujet, présentent une analogie qui témoigne chez leurs auteurs d'une préoccupation d'exactitude locale et de vérité nue assez neuve sur la scène canadienne; ils ont de temps en temps fait usage du dialecte canadien pour augmenter le réalisme des personnages ou des situations et non pas simplement comme moyen d'hilarité selon une tradition aussi ancienne que peu appropriée aux exigences

du théâtre moderne. Le public montréalais s'y est malheureusement trompé et c'était pourtant un public d'élite puisqu'il était composé en majeure partie de journalistes, c'est-à-dire de l'aristocratie intellectuelle de Montréal! Il a pris pour des intermèdes grotesques les scènes où paraissent les paysans canadiens et il a ri comme riaient les spectateurs de Molière quand ils entendaient parler les Picards ou les Languedociens; mais ce comique du XVII^e siècle n'a plus de raison d'être aujourd'hui; la langue que l'on parle sur les bords du St-Laurent est aussi intéressante et aussi savoureuse que la langue des intellectuels canadiens et l'on ne saurait voir du ridicule là où il y a matière à étude et à intérêt.

Le théâtre étranger nous fournit des exemples de cette introduction du dialecte dans le drame moderne: citons seulement le théâtre du plus célèbre dramaturge allemand contemporain, Gerhard Hauptmann, écrit en majeure partie en dialecte silésien. Après l'apparition d'une de ses pièces, le critique littéraire du *Temps*, qui eût peut-être été en sympathie avec le public canadien, reprochait à Hauptmann l'emploi d'un dialecte si bien approprié aux situations quand il fait parler des paysans ou des ouvriers silésiens; il oubliait que le théâtre classique dont il se réclamait avait usé de ces moyens et qu'il n'était pas rare de trouver dans la tragédie aussi bien que dans la comédie antique des personnages, messagers ou autres, s'exprimant dans leur dialecte particulier. On pourrait objecter qu'un théâtre de ce genre n'est intelligible que pour les initiés et ne peut être joué que par des artistes locaux, mais notre époque de décentralisation encourage ces réformes de l'art et s'il existe au vingtième siècle une littérature provençale et une littérature bretonne, une littérature canadienne de fond comme de forme devrait prendre place au premier rang à côté d'elles sans nuire pour cela à la vieille et classique langue française dont certains centres

intellectuels ont conservé la tradition au Canada et que l'on entend dans toute sa pureté à l'Université Laval.

Espérons que les auteurs dramatiques dont l'essai nous a si vivement intéressés, se mettront à l'œuvre pour nous donner des pièces où cet élément véritablement canadien ne sera plus accessoire et où ils mettront en scène non seulement le type extérieur de l' "*habitant* ", mais sa psychologie, sa vie et les questions sociales et morales qui s'agitent sur les bords du St-Laurent.

Les *Boules de Neige* de M. de Montigny sont une satire assez violente contre la bourgeoisie canadienne; l'auteur y accuse à dessein certains défauts qui ne sont pas exclusivement canadiens mais qui se développent plus vite dans une société où l'extrême liberté due au voisinage des Etats-Unis n'est pas mise au service d'intérêts d'un ordre supérieur et ne peut s'exercer que dans un sens où elle risque de devenir nuisible; du nombre de ces défauts que l'on pourrait qualifier de mondains, le plus répandu est la médisance. Le théâtre de Dumas nous avait déjà avertis contre les dangers de la médisance; M. de Montigny en reprenant ce thème lui a donné une originalité nouvelle en le poussant jusque dans ses conséquences extrêmes, c'est-à-dire jusqu'au tragique après trois actes où l'intérêt ne se concentre peut-être pas assez sur l'intrigue principale, défaut auquel il serait facile de remédier en remaniant quelques scènes du drame.

Le premier acte se passe à Varennes, une de ces nombreuses villégiatures où les Montréalais installent leur famille pendant les mois d'été tandis qu'ils font eux-mêmes la navette entre la campagne et la métropole. Monsieur et Madame Prévair, accompagnés de leur sœur Aline et de son frère Henri, logent chez les Barabé, deux excellents cultivateurs un peu en garde contre les gens de la ville et prompts à référer à leur curé des faits et gestes de leurs locataires.

Aline est fiancée au docteur Beaugy qui vient de Montréal tous les samedis, mais elle n'en continue pas moins son existence de jeune fille mondaine en quête de plaisirs et de distractions, malgré les sages et ennuyeux conseils de son beau-frère Prévair qui tremble devant l'opinion publique et joue un rôle de prédicateur assez difficile à soutenir. Aline à une amie, Nini; elle est riche, indépendante, flirt, fort mauvaise langue et parfaitement inconsciente du mal qu'elle répand autour d'elle par ses calomnies et ses papotages. Une partie de croquet au cours de laquelle tous ces personnages discutent leurs vues sur les rapports sociaux et mondains amène une conversation spirituelle et intéressante qui nous renseigne sur la psychologie des héros, mais fait un peu languir l'action; cette conversation se résume dans cette phrase de Prévair: "Notre monde, à nous, ne se caractérise-t-il pas par son injustice et sa méchanceté? Parce que nous sommes honteux de nous en accuser publiquement, n'en est-il pas moins réel qu'en politique nous épuisons en luttes fratricides, qu'en société nous nous jalousons, nous nous amoindrissons, nous nous assassinons littéralement." Après cette exposition, nous attendons l'incident qui va donner raison à Prévair; il ne tarde pas à se produire: Madame Prévair court accompagner son mari jusqu'au train et met le chapeau d'Aline; le père Barabé qui les voit partir reconnaît le chapeau et, mis en défiance contre Aline par les racontars de Nini, il ne doute pas que la jeune fille n'entretienne des relations coupables avec son beau-frère; il prévient immédiatement sa femme, et nous prévoyons déjà l'activité des bonnes langues et le scandale imminent.

Au deuxième acte, nous sommes à Montréal, chez le docteur Beaugy qui habite avec son vieux père aveugle et sa jeune sœur Simonne. Un ami de collègue du docteur, Florandau, qui a passé une partie de l'été à Varennes, est depuis quelque temps en visite chez lui, retenu par la grâce

et le charme de Simonne. Le scandale prévu n'a pas manqué de se produire, le docteur sait que la réputation de sa fiancée est compromise, mais il n'a pu obtenir de détails précis; âme fière autant que sensitive il souffre du doute et se débat contre des soupçons auxquels il ne veut pas croire. Sa sœur et Florandeu essayent en vain de lui faire entendre raison, le bonheur des deux jeunes gens qui viennent de se fiancer semble exaspérer sa douleur et il peut à peine se contenir à l'arrivée du père Barabé; il l'a fait venir de Varennes pour avoir de sa bouche les explications qui vont lui dicter sa conduite à l'égard d'Aline. Cette scène, la plus forte et la plus émouvante de la pièce, est conduite avec un art très sûr; au réalisme poignant de la situation s'ajoute un fonds de symbolisme qui rappelle les meilleures pages du théâtre septentrional contemporain. M. de Montigny nous semble tout à fait à la hauteur d'Ibsen dans cette scène dont quelques citations s'imposent:

Beaugy: Voyons! Monsieur Barabé; mon sort est entre vos mains. C'est de vous que dépend ma vie!... Comprenez-vous?

Barabé: J'sais pas, m'sieu l'docteur... Voyez-vous, j'sus un bon vieux, moi... J'ai pas fait d'mal à personne, et ça s'rait dommage que j'soye venu pour ça... On sait jamais, voyez-vous... On entend des histoires qui ont d'abord l'air de rien, mais qui grossissent tiriblement en faisant du ch'min et qui d'viennent ben dangereuses à la fin... comme les boules de neige, m'sieu l'docteur... Ah! les boules de neige!

Beaugy: Parlez, au nom du ciel!

Barabé: Y aura quinze ans à Noël, m'sieu l'docteur, nous avons une p'tite fille... qui s'a fait tuer en jouant, par une boule de neige, m'sieu l'docteur... C'est ben triste, allez!... Des enfants faisaient des boules qui roulaient

du haut en bas de la côte... Elle s'a fait tuer par une d'ces boules dev'nue grosse comme une cabane, qui l'a écrasée fret su' son p'tit traîneau... A' s'appelait Baptistine... Elle avait six ans... comme à' s'rait belle à c't'heure...

Beaugy: Après! Après!

Barabé: Alors, voyez-vous, j'entends pus des racontages sans m'rappeler d'la p'tite, qu'était ben innocente, et à la boule de neige qui l'a tuée... C'est mal d'les répéter, m'sieu l'docteur. J'le disais à la femme d'pas les faire avancer, d'pas les faire grossir. Les boules de neige, m'sieur l'docteur, ça part qu'qu'fois des montagnes, quasiment dans l'ciel; mais ça cause des grands malheurs su' terre...

Barabé, pressé par Beaugy, finit par lui raconter ce qu'il croit avoir vu; devant cette évidence, le malheureux ne peut plus douter et quand les Prévair entrent, accompagnés d'Aline, il les chasse en leur criant sa honte et leur ignominie.

Le malentendu continue au troisième acte qui nous transporte chez M. Harbois, le père d'Aline et de madame Prévair. Tous les personnages déjà connus, à l'exception du docteur, s'y trouvent réunis à une soirée et ils se rejoignent tour à tour dans la serre où les conversations quelque peu dogmatiques des deux premiers actes continuent en évoluant vers une fin que nous n'aurions pas voulue aussi tragique. Florandeu et Simonne n'ont pu convaincre Beaugy de l'innocence de sa fiancée et il s'est refusé à la revoir; nature nerveuse et délicate il n'a pu réagir et sa santé inspire de graves inquiétudes. Poussé par le désir de savoir et le besoin de revoir Aline, il arrive chez les Harbois où Florandeu lui fait raconter par Nini la méprise du père Barabé; il comprend et Aline lui pardonne! Mais cette nouvelle émotion est fatale pour sa constitution épuisée et il meurt au moment où il a recouvré le bonheur.

Si l'on peut adresser un reproche à M. de Montigny, c'est de n'avoir pas su oublier son talent de conteur; il excelle dans les petits tableaux de genre, il sait donner de la vivacité et de l'esprit au dialogue et c'est là un danger quand on fait du théâtre car l'action y est plus importante que la conversation, et la prolixité y devient un grave défaut. C'est ce que l'auteur n'a pas toujours su éviter dans sa pièce; mais les *Boules de Neige* n'en restent pas moins un essai de théâtre très intéressant, surtout comme détails et nous espérons que M. de Montigny, en se faisant la main par le drame que nous venons d'entendre, nous prépare une série de pièces canadiennes qui seront appréciées au Canada comme littérature nationale et en France comme productions originales et intéressantes d'une branche de la littérature française.

* * *

“*Hindelang et de Lorimier*” est un drame historique dont le sujet est emprunté à la Révolution de 1837. Un Français, Hindelang est venu au Canada pour lutter avec les Canadiens contre le gouvernement anglais dont les exactions appellent la révolte de toutes parts. Hindelang enthousiasme le peuple par son éloquence et il combat aux côtés de de Lorimier, mais il n'est pas insensible aux charmes d'une Canadienne, Jacqueline Giroux, et son âme est partagée entre le dévouement à la cause politique et l'amour qu'il porte à la jeune fille. Livré par un traître qui est à la fois un rival, et fait prisonnier par les Anglais, il refuse de s'évader quand Jacqueline déguisée en religieuse, pénètre dans sa prison et lui offre de lui sauver la vie, et il marche à la mort en s'écriant: “Liberté, liberté, qu'il est beau de souffrir pour toi, qu'il est beau de faire comprendre aux Canadiens tout ce que tes amants reçoivent de force et de courage quand ils apportent ce viatique pour leur dernier voyage. Réveillez-vous, Canadiens,

écoutez cette voix qui est presque une voix de l'au-delà; elle ne vous demande pas la vengeance, mais elle vous crie d'être libres, de vous aimer, de vous soutenir, afin d'être la race forte, la race de l'avenir."

Le danger d'un drame historique en quatre actes est de se rapprocher du mélodrame pur et simple quand l'auteur se préoccupe plus des situations que du caractère de ses personnages et de leur ressort intime; nous avons eu de temps en temps cette impression au cours de la pièce et une fois de plus nous nous sommes rendu compte de l'extrême difficulté que présente le théâtre entre tous les genres littéraires. En dehors des questions de forme et de composition, on ne peut que louer Mademoiselle E. Circé d'avoir tenu à glorifier une des pages les plus glorieuses de l'histoire canadienne contemporaine et d'avoir attiré l'attention du public sur ces questions historiques qu'il n'est pas permis d'ignorer. Nous aurions voulu que l'auteur le fit sans rancune et sans âpreté, à l'égard de la race avec laquelle les Canadiens devraient vivre, sinon en sympathie, du moins en bonne intelligence; certaines scènes du drame qui sont franchement insultantes pour les Anglais nous ont répugné par une violence et un parti pris fort regrettables. Nous avons déjà fait une remarque de ce genre dans les *Boules de Neige*, à propos de quelques détails véritablement choquants. Certes, les Canadiens ont le droit et le devoir de revendiquer leur autonomie (?), mais ils ne leur est pas permis de tourner en dérision ou d'insulter l'ancien adversaire qui est devenu leur compatriote, souvent leur parent, et a fait preuve, en somme, d'une largeur d'esprit plus grande que chez la plupart des nations européennes. C'est surtout par la bonne entente entre les deux races que l'on pourra arriver à réaliser ces conditions exceptionnelles où par la collaboration de deux caractères et de deux tempéraments, le Canada deviendra véritablement une terre de progrès.

M.-L. Milhan.

UNE NOUVELLE EXPOSITION

LN applaudissant à l'immense succès de la première exposition annuelle des artistes dessinateurs et caricaturistes canadiens, nous croyons juste de reconnaître qu'elle n'a pas seulement frappé par son originalité, mais qu'elle a encore fait preuve d'une somme de talent qui démontre un développement heureux.

Les exposants étaient nombreux et les œuvres aussi variées que multiples. Malheureusement on les avait disposées sans ordre. Aussi plutôt que de prétendre — comme c'est l'usage — que la place nous manque pour apprécier toutes les illustrations, vignettes, minutes, caricatures, et le reste, nous prétextons, sans fausseté, que le classement d'un tel mélange demeure par trop compliqué, pour nous permettre un compte-rendu fidèle.

* * *

M. Henri Julien, le célèbre dessinateur attaché au "staff" du STAR depuis bientôt seize ans, mérite une attention toute particulière. Cet artiste semble s'être fait une spécialité de reproduire avec une grande finesse d'observation, le type du paysan canadien, consacré sous la désignation de l'"habitant". Nous pourrions définir son œuvre, une paysannerie volontiers plaisante, mais le plus souvent émue. Son *Vieux pêcheur canadien* est un dessin à effet qui vous retient parce qu'il est simple et vrai. Assis sur l'arrière de sa large barque, les jambes écartées, le menton dans sa poitrine creusée, un vieux passeur tient à deux mains sa canne à pêche, faite d'un bâton nouveau,

recourbé. Et tandis qu'il mordille sa petite pipe en terre culottée, il rêve aux pêches miraculeuses "de c'temps-là" dans un paysage familier, animé de gaies teintes d'été. Il serait trop long de s'arrêter à tous les envois de M. Julien, mais on ne saurait s'empêcher de remarquer encore sa petite *Fanchette* dont l'œil et le sourire sont remplis d'une mystérieuse ironie, qui lui donne un peu de ce charme irréel qui appartient en propre à la célèbre maîtresse de Léonard de Vinci. (1)

M. Edmond Massicotte, attaché au journal LA PRESSE, a su lui aussi rendre avec beaucoup de naturel et d'originalité plusieurs scènes de mœurs et coutumes canadiennes. *Un audacieux* qui paraît inspiré d'un chapitre de Zola, est un dessin plein de force, d'une force épaisse et lourde, mais très juste dans sa brutalité.

The Coming Shower bien que de dimension très modeste, suffit à affirmer le talent de M. Alonzo Ryan, le collaborateur populaire du CANADA et des DÉBATS. Ce paysage qui donne l'impression de la demi-teinte, rend avec beaucoup de sensibilité un attristement général de la nature. Des montagnes enveloppées de vapeurs grises, un lac verdâtre dans lequel se reflète un ciel sombre, des grands arbres qui gémissent, tordus par le vent...

Monsieur R.-J. Mathews et Mademoiselle Ethel Seath, tous deux du STAR, ont des dessins composés avec goût. M. Mathews semble faire le portrait de préférence; il montre une compréhension très juste des caractères, mais le tout paraît traiter avec une aimable indifférence. Sa tête d'Harry Keller est d'une scrupuleuse exactitude et son portrait du Rév. P. Chareau, StJ., est très intelligent. *A Lady reading* est d'un arrangement gracieux; c'est la vision spirituelle d'une élégante mondaine. Quant à ses

(1) *Fanchette* est la propriété du Rév. M. Barnes et nous le remercions d'avoir bien voulu nous permettre de la reproduire pour la satisfaction de nos lecteurs.

nombreuses esquisses d'artistes célèbres ou de comédiens à la mode, il est permis de penser qu'elles ont dû leur succès facile à des autographes recherchées.

J'ai beaucoup aimé certaines études de M. Paul Caron: *Premier sourire*, *Noël*, sont des expressions douces des premières joies de la maternité. M. Caron se complaît dans les scènes recueillies de l'intérieur et je le remarque avec d'autant plus d'insistance que le sentiment des joies domestiques qui sont pourtant si fortes et si profondes chez nous, ne paraît guère trouver en art d'interprètes sympathiques. Cependant les impressions de la vie intime, de la vie familiale, sont de celles dont l'artiste devrait être le plus certain et en art tout comme en littérature, "c'est ce que l'on conçoit le mieux, qui s'énonce le plus clairement." Depuis le Salon de 1898, les peintres de la vie intime forment en France, un groupe très original, qui n'est pas sans attrait. Nos "intimistes" canadiens trouveraient un champ peu cultivé et ils ne manqueraient pas, ce me semble, d'émotions sincères à épancher.

Il me faudrait encore dire l'art des illustrations de M. Wilfrid Barnes, le charme des crayons de M. Kelly, la grâce souriante d'une *Tête de jeune fille* de M. Emile Vézina, la poésie des cartons de M. Paradis, la justesse des esquisses de M. Bourgeois, de LA PATRIE, le soigné des vignettes de M. Savard.

Quant aux compositions médiocres ou simplement nulles, il suffit de ne pas les mentionner.

* * *

Restent les caricatures. Elles étaient peu nombreuses. S'amuser et amuser les autres aux dépens d'autrui, est un penchant assez naturel pour que la caricature qui en est sortie, soit un des arts les plus primitifs. Cependant la caricature ne fut guère en possession de tous ses moyens d'expression avant le XVI^e siècle, le siècle de l'imprime-

rie, et l'agent le plus actif de son développement fut la Révolution, qui lui apportait la liberté de s'attaquer à tout et de ne respecter rien. Aujourd'hui, en Angleterre, en France et en Allemagne, la caricature est un art avec lequel il faut compter.

Nos caricaturistes procèdent presque tous de l'école anglaise. Ils relèvent les travers et les ridicules de notre société avec un esprit mordant et une vivacité ironique, qui n'exclut pourtant pas une grande bonhomie. La plupart ont le rire facile. Leurs compositions sont larges et nettes, et s'expliquent sans légende, étant le plus souvent l'expression de l'actualité fuyante. Quelques-uns cependant n'en signalent pas moins dans leur œuvre plaisante, une part d'éternelle ironie, et au premier rang de ceux-là, je nommerai M. A.-G. Racey, dont la satire est amusante, pleine d'humour, et qui a quelque chose de cette saveur particulière aux collaborateurs renommés du PUNCH. Ses dessins sont généralement accompagnés de légendes qui sortent naturellement du sujet. Il se moque avec beaucoup d'esprit de l'étroite observance des fêtes religieuses chez les Anglais, des excentricités américaines, des caprices de nos politiciens. Son *Rêve d'un chauffeur* est une bouffonnerie-parodie, du genre de celles à la mode aux "Variétés" de Paris. Sa célèbre série *Le voyage d'un Anglais au Canada*, est trop connue pour que nous insistions. *The valley of dry bones* est une très belle composition, un peu macabre, inspirée de la fameuse scène du 4e acte de l'Alglon.

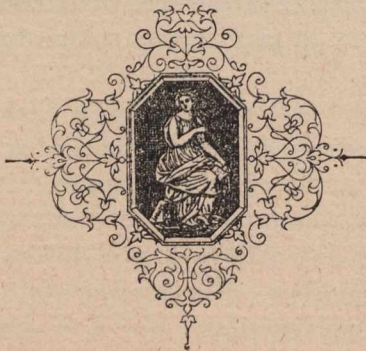
M. Alonzo Ryan fait surtout de la caricature politique; il sait marquer d'une façon originale les difformités physiques de ceux auxquels il s'attaque. M. Charlebois se distingue par la même qualité, et nous regrettons que la collaboration de cet artiste à nos différents journaux ne soit pas plus régulière. Ses dessins sont variés et ses légendes toujours spirituelles.

Je crois que tous les dessinateurs déjà nommés au commencement de cet article sont aussi, à leur heure, caricaturistes, mais ils ne semblent pas avoir voulu l'avouer. Je le regrette. Pour n'être pas du grand art, la caricature n'en demeure pas moins un art, et Gavarni, Cham, Daumier, Doyle, Leech, Gillray, Caran d'Ache, sont des maîtres incontestés dont l'œuvre subsiste comme le caractère de l'engouement et de la préoccupation des esprits de leur temps.

* * *

En résumé une exposition agréable où plusieurs ont révélé des qualités qui feraient d'eux des peintres excellents. Diderot recommandait à l'artiste l'étude du dessin "pour se former l'œil", "pour prendre le sentiment des proportions". Un artiste qui n'aurait pas le souci scrupuleux du dessin, ne ferait jamais de bonnes toiles, quelque puisse être le prestige du coloris. Il ne faut pas conclure qu'un bon dessinateur sera forcément un bon peintre; mais il a un avantage immense: il connaît le *métier* de son art et le dessin est au peintre, ce que les gammes sont au pianiste, les vocalises au chanteur, la syntaxe à l'écrivain.

Albert Jeannotte.



PERILS D'AMOUR

STANLEY WEYMAN

(Traduction de Mme MARIE DRONSART)

(Suite)

Nous écoutâmes en nous regardant. Par les fenêtres arrivait le bruit de plusieurs voix.

— Ils ont découvert notre fuite, dis-je avec un battement de cœur.

Heureusement nous avons eu la précaution de tirer le rideau après être entrés. Les gens de Bezers ne pouvaient donc voir d'en face, que notre fenêtre faiblement éclairée. Cependant on devinerait sans doute par quel chemin nous nous étions échappés et l'on essaierait de nous couper la retraite en bas. Un instant j'eus l'idée d'attaquer notre porte et de nous frayer de force un passage jusqu'à la rue, avant que les gens de Bezers fussent revenus de leur surprise et descendus. Mais je regardai Mme de Pavannes. Comment assurer son salut dans la bagarre? Pendant que j'hésitais, le choix d'un parti me fut enlevé. Nous entendîmes des voix en bas et des pas lourds sur l'escalier.

Nous étions entre deux feux. Je jetai un regard irrésolu sur le grenier nu, sur le toit incliné, je cherchai une arme; je n'avais que mon poignard. Peine inutile; je ne vis rien.

— Qu'allez-vous faire? murmura Mme de Pavannes pâle et tremblante, debout près du foyer, ses yeux allant de l'un à l'autre. Croisette me tira par la manche avant que je pusse répondre et me montra le lit avec ses étroits rideaux.

— S'ils nous voient dans la chambre, avant d'être entrés

tout à fait, dit-il à voix basse, ils donneront l'alarme. Cachons-nous là-bas. Quand ils seront entrés... Tu comprends?

Il posa la main sur son poignard; son doux visage devint rigide.. Je compris.

— Madame, dis-je vivement, vous ne nous trahirez pas?

Elle fit signe que non. La couleur revint à ses joues, la vivacité à ses yeux. C'était une vraie femme. La pensée de protéger autrui faisait taire ses craintes pour elle-même.

Les pas se rapprochaient; une clé grinça dans la serrure; par bonheur elle tournait difficilement et avant qu'on entrât, nous avions sauté à la tête du lit et nous étions tous trois, côte à côte, là où les rideaux de l'alcôve nous cachaient bien juste aux yeux de ceux qui se tenaient au bout de la chambre, près de la porte. J'étais le premier et par une fente je pouvais voir ce qui se passait. Une, deux, trois personnes, dont une femme. Mon cœur... que j'avais eu dans la gorge, retourna à sa place, car le Vidame n'était pas du nombre! Je respirai librement, mais je n'osai pas faire part de ma découverte à mes frères, de crainte que ma voix ne fût entendue.

La première personne qui entra, fut la femme hermétiquement enveloppée d'un manteau à capuchon. Mme de Pavannes lui jeta un seul regard incertain, puis à ma profonde surprise, se jeta dans ses bras, mêlant à ses sanglots des petits cris joyeux de:

— Diane! oh, Diane!

— Ma pauvre petite! s'écria la nouvelle venue, lui caressant tendrement les cheveux et les épaules pour la calmer. Vous êtes en sûreté maintenant; tout à fait en sûreté.

— Vous venez me chercher?

— Naturellement! répondit Diane très gaie et continuant ses caresses. Nous sommes venus pour vous conduire à votre mari. Il vous a cherchée partout, il est fou de chagrin, ma petite.

— Pauvre Louis! s'écria la jeune femme.

— Pauvre Louis! en vérité, répéta la libératrice; mais vous le verrez bientôt. Nous n'avons appris qu'à minuit où vous étiez; vous avez à remercier monsieur le Coadjuteur pour cela; il m'a apporté la nouvelle et aussitôt m'a escortée jusqu'ici pour venir vous chercher.

— Et pour rendre une sœur à sa sœur, dit le prêtre d'une voix mielleuse, en s'avancant d'un pas. C'était le même prêtre que j'avais vu deux heures auparavant chez Bezers et que j'avais pris en grippe. Je haïssais son visage pâle, maintenant comme dès le premier moment. Pas même l'œuvre de délivrance qui l'amenait, ne pouvait me réconcilier avec ses lèvres minces, son humilité d'emprunt et ses yeux faux.

— Il y avait longtemps, ajouta-t-il, avec un désir très évident de se faire bien venir, que je n'avais eu une tâche si agréable à remplir.

Il semblait que Mme de Pavannes éprouvât pour lui, un sentiment pareil au mien, car elle tressaillit au son de sa voix et se dégageant des bras de sa sœur, elle s'éloigna des deux personnages. Elle s'inclina certainement en signe de remerciement, mais il y avait peu de gratitude et encore moins de chaleur dans son mouvement. Je vis le visage de sa sœur, visage d'une beauté éclatante (je n'ai jamais vu d'yeux plus brillants, ni chevelure plus délicieusement dorée; Kit elle-même eût paru insignifiante et terne auprès d'elle), je vis ce visage devenir étrangement dur. Un moment auparavant les deux sœurs s'embrassaient; maintenant elles s'éloignaient l'une de l'autre, en apparence glacées et désillusionnées. L'ombre du prêtre était tombée entre elles et les séparait.

A cet instant le quatrième personnage entra en scène. Jusque-là il était resté silencieux, tout près de la porte; c'était un homme simple d'aspect et de mise, grisonnant, âgé d'un peu plus de soixante ans. Il avait l'air déconcerté,

embarrassé; je supposai que c'était Mirepoix et je vis bientôt que j'avais deviné juste.

— Je suis sûr, s'écria-t-il, d'une voix qui tremblait d'inquiétude et peut-être de crainte, que madame regrettera d'être partie. C'est la vérité, madame. Vous ne courriez aucun risque ici. Mme d'O ne sait pas ce qu'elle fait, autrement elle ne vous emmènerait pas. Elle ne sait pas ce qu'elle fait, répéta-t-il avec force.

— Mme d'O! s'écria la belle Diane, dont les yeux bruns lancèrent leur flamme sur l'infortuné coupable; sa voix était pleine de dédain et de colère. Comment osez-vous, misérable que vous êtes, prononcer mon nom?

— Oh oui! misérable, répéta le prêtre lentement après elle, en étendant sa longue main maigre et la posant comme la serre d'un oiseau de proie sur l'épaule du marchand qui se courba à ce contact. Comment osez-vous, tel que vous êtes, vous mêler des affaires de la noblesse, de choses qui ne vous regardent en rien? Malheur! Je vois le malheur suspendu sur cette maison, Mirepoix! Beaucoup de malheur!

Le pauvre homme trembla ostensiblement à cette menace; il pâlit, ses lèvres s'agitèrent; il semblait fasciné par le regard du prêtre. Il murmura:

— Je suis un fils fidèle de l'Eglise.

Mais sa voix tremblante eut peine à prononcer ces mots.

— On me connaît aussi bien que qui que ce soit à Paris, monsieur le Coadjuteur.

— On connaît les hommes d'après leurs œuvres, répondit le prêtre. Maintenant, poursuivit-il en élevant tout à coup la voix et la main, avec une sorte d'exaltation vraie ou feinte, maintenant est le temps marqué! Ce jour est le jour du salut, et malheur, Mirepoix, malheur au renégat, à celui qui met la main à la charrue et regarde en arrière, cette nuit!

Le laïque se courba avec terreur sous ce violent anathème, tandis que Mme de Pavannes portait ses yeux de

l'un à l'autre, comme si son aversion pour le prêtre était si grande, que les voyant ainsi aux prises, elle pardonnait presque à Mirepoix son offense.

— Mirepoix m'a dit qu'il m'expliquerait, murmura-t-elle. Le Coadjuteur fixa ses yeux mauvais sur lui.

— Mirepoix, dit-il méchamment, ne peut rien expliquer! Rien. Je le défie d'expliquer!

Et certainement Mirepoix, ainsi défié, garda le silence.

— Allons! reprit le Coadjuteur impérieusement, en se tournant vers la dame entrée avec lui. Il faut que votre sœur nous suive immédiatement; nous n'avons pas de temps à perdre.

— Mais... mais qu'est-ce que tout cela signifie? demanda Mme de Pavannes, comme si elle hésitait. Y a-t-il encore du danger?

— Du danger! s'écria le prêtre, du même ton d'exaltation que j'avais déjà remarqué et sa taille semblant grandir. Je me mets à votre service, madame, et le danger disparaît. Je suis comme Dieu, cette nuit! Je tiens la vie et la mort dans mes mains. Vous ne me comprenez pas. Vous me comprendrez tout à l'heure. Etes-vous prête? Sortons alors! Hors de mon chemin, manant, dit-il d'une voix de tonnerre et il s'avança vers la porte.

Mais Mirepoix, qui s'y appuyait, ne bougea pas, à mon vif étonnement. Son visage bourgeois, rond et plein, était pâle; cependant en risquant un œil par ma fente, je lus sur ce visage, une résolution désespérée, et chose étrange, car je savais qu'en gardant Mme de Pavannes prisonnière, il devait avoir tort, je sympathisai avec lui. Petit marchand vulgaire, instrument de Pavannes, je sympathisai malgré tout avec lui, quand il dit fermement:

— Elle ne sortira pas!

— Je vous répète qu'elle sortira, hurla le prêtre, perdant tout empire sur lui-même. Imbécile! Fou! Vous ne savez pas ce que vous faites.

En prononçant ces mots, il fit un adroit mouvement en avant, surprit Mirepoix, le saisit par le bras et avec une force que je n'aurais jamais crue possible dans son corps maigre, il le jeta à quelques pas de lui, dans la chambre.

— Fou! cria-t-il d'une voix sifflante, faisant claquer ses doigts crochus en signe de triomphe, il n'y a pas un homme dans Paris, entendez-vous, ni une femme non plus qui puisse s'opposer à ma volonté cette nuit!

— En vérité!

Ces deux mots et la voix froide et moqueuse qui les prononçait, ne venaient pas de Mirepoix; la voix venait de derrière lui. Le prêtre tourna sur lui-même, comme s'il eût reçu un coup de poignard dans le dos.

Je saisis Croisette et arrêtai la jambe engourdie que j'allais étendre. Celui qui parlait, c'était Bezers! Il était debout dans l'encadrement de la porte que sa forte stature remplissait d'un chambranle à l'autre; un sourire narquois se dessinait sur ses lèvres. Nous avions été si absorbés, acteurs et spectateurs, par l'altercation, que personne n'avait entendu le Vidame monter l'escalier. Il portait le même costume noir et argent, mais caché par un sombre manteau de cheval qui, en s'entr'ouvrant, laissait voir le reflet brillant des armes. Il était botté, ganté, comme pour un voyage.

— En vérité! répéta-t-il railleusement, tandis que son regard s'arrêtait sur chacun des quatre personnages, puis faisait vivement le tour de la chambre. Ainsi donc pas un homme ne s'opposera à votre volonté cette nuit, eh? Avez-vous réfléchi, mon cher Coadjuteur, au nombre de gens qu'il y a dans Paris? Cela m'amuserait beaucoup, et cela amuserait aussi ces dames, qui me pardonneront d'être entré si brusquement, de vous voir mettre à l'épreuve par... le duc d'Anjou par exemple, ou M. de Guise, notre grand homme, ou l'Amiral, disons par l'Amiral, face à face!

La rage et la crainte, rage de l'intrusion, crainte de l'intrus, luttaient sur le visage du prêtre.

— Comment êtes-vous ici? Que voulez-vous? dit-il d'une voix rauque. Si un regard pouvait tuer, nous qui tremblions derrière notre mince écran, nous aurions été à l'instant débarrassés de notre ennemi.

— Je suis à la recherche des jeunes oisillons dont vous vouliez tordre le cou, cher ami. Ils ont disparu. Il faut vraiment que ce soient des oiseaux, car à moins qu'ils ne soient entrés dans cette maison et par cette fenêtre, ils ont dû s'envoler pour de bon.

— Ils n'ont pas passé par ici, déclara le prêtre, ne souhaitant qu'une chose: se débarrasser du Vidame; je suis ici depuis que je vous ai quitté.

Je le bénis dans mon cœur pour ces paroles.

Mais le Vidame n'était pas homme à se fier à la parole de personne.

— Merci, reprit-il froidement; je préfère me rendre compte par mes propres yeux. Permettez, madame, ajouta-t-il en passant devant Mme de Pavannes.

Il ne la regardait pas et ne vit pas son émotion; autrement il aurait deviné notre présence. Heureusement les autres ne la soupçonnaient pas plus que lui, de savoir quelque chose. Il traversa la chambre sans se presser et se dirigea vers la fenêtre, pendant que tous le suivaient des yeux avec impatience. Il tira le rideau, essaya les barreaux l'un après l'autre et examina la fenêtre du haut en bas. Un juron et une expression de surprise lui échappèrent. Les barreaux étaient forts et solides et il ne supposa pas que nous eussions pu passer à travers. Je n'oserais pas dire le peu de distance qui les séparait.

En se retournant il jeta un regard sur le lit... sur nous! Heureusement il avait la lumière dans les yeux (il l'avait prise pour examiner les barreaux) et sa vue en était obscurcie. Il ne nous vit pas! Il n'aperçut pas les trois formes accroupies, les trois visages blêmes, les yeux épouvantés qui se cachaient sous l'ombre du rideau. Le terrible batte-

ment de nos cœurs ne parvint pas à ses oreilles et ce fut heureux pour lui; s'il était venu jusqu'au lit, je crois que nous l'aurions tué; je sais que nous aurions essayé. Tout mon sang était monté à ma tête; je le voyais à travers une brume, plus grand que nature.

L'endroit exact près de l'agrafe du manteau, où je le frapperais de haut en bas, un pouce au-dessus de la clavicule... je ne voyais que cela. Je n'aurais pas pu le manquer. Mais il se détourna, le visage assombri, retourna près du groupe, à l'entrée de la pièce et ne sut jamais quel danger il avait couru!

CHAPITRE VI

LA FRAYEUR DE MME D'O

Nous respirions! Le supplice de la menace que suspendait sur nous la présence de Bezers avait pris fin. Mais cette nuit nous semblait déjà longue comme plusieurs. Un siècle d'expérience, un cycle d'aventures nous séparaient de Caylus et de notre ancienne existence, tandis que nous restions étendus tremblants derrière notre rideau. Paris s'était montré plus traître encore que nous ne l'avions craint. Toute chose et tout le monde changeaient d'aspect et présentaient tantôt un visage, tantôt un autre. Nous étions venus pour sauver la vie de Pavannes au péril de la nôtre; nous découvriions qu'il n'était qu'un misérable. Mirepoix avouait qu'il était un traître, un coquin et un conspirateur contre une femme; et voilà que nous sympathisions avec lui! Le prêtre était venu pour remplir une mission de charité, pour sauver cette femme et nous ne pouvions supporter le son de sa voix, nous nous détournions de lui avec antipathie, sans savoir pourquoi, soupçonnant un sombre secret, croyant entendre une menace terrible dans chacune de ses paroles. C'était de toutes nos énigmes

la plus étrange, et l'attitude nouvelle de Mme de Pavannes depuis qu'elle l'avait aperçu, la froideur presque craintive avec laquelle elle s'écartait de sa sœur, augmentait notre perplexité.

Tandis que ces idées se pressaient dans mon cerveau, le Vidame était revenu à la cheminée. Il se baissa pour déposer le chandelier près du foyer.

— Ils ne sont pas ici, dit-il en se redressant, et il regarda curieusement ses compagnons. Evidemment il avait été trop absorbé par sa poursuite pour les bien voir jusque-là.

— Cela est certain, ajouta-t-il, et j'ai d'autant moins de temps à perdre. Mais j'aimerais, oui en vérité, mon cher Coadjuteur, j'aimerais fort, avant de partir, savoir ce que vous faites ici. Et ces dames? Ah! madame d'O! Pardonnez-moi, madame; ne vous avoir pas reconnue, c'est ne vous avoir pas regardée, car il n'est pas de capuchon qui puisse voiler l'éclat de vos yeux. — Mais, votre compagne? — Comment! C'est... Ah bah!

Il était clair qu'il reconnaissait Mme de Pavannes et non sans étonnement. Le lit craqua comme je tendais le cou pour mieux voir ce qui allait suivre. Le prêtre lui-même parut croire qu'une explication était nécessaire, car il n'attendit pas qu'on l'interrogeât.

— Mme de Pavannes, dit-il d'une voix sèche, et sans lever les yeux, a été enlevée et amenée ici hier et détenue contre sa volonté par ce brave homme qui en portera la peine. Mme d'O découvrit sa retraite et me demanda de l'escorter jusqu'ici sans perdre de temps, pour délivrer sa sœur, de force au besoin.

— Et pour la rendre à son mari désespéré.

— Précisément, répondit le prêtre, qui me sembla reprendre confiance.

— Et madame désire partir?

— Assurément, monsieur, répondit vivement Mme de Pavannes, que le ton de persiflage du Vidame irritait, il

me tarde de rejoindre mon mari et d'aller demander à l'abbesse des Ursulines, quel a pu être son motif pour m'envoyer ici tomber dans un piège et être retenue prisonnière. Diane, ajouta-t-elle impérieusement, en saisissant le bras de sa sœur, partons! J'étouffe ici!

— Nous partons, petite, murmura Diane, d'un ton rassurant.

Mais je remarquai que l'animation qui rehaussait sa beauté au début, avait disparu. Une étrange froideur (était-ce crainte de Bezers?) l'avait remplacée.

— L'abbesse des Ursulines? reprit le Vidame pensif. C'est *elle* qui vous a fait venir ici? En vérité? Il y avait de la surprise, une surprise sincère dans sa voix. Une bonne âme et, je crois avoir entendu dire, une amie à vous? Hum!

— Une très chère amie, répliqua Mme de Pavannes, avec raideur. Allons, Diane!

— Une très chère amie? Et elle vous a attirée hier ici? murmura Bezers, comme s'il cherchait la solution d'un problème. Et Mirepoix vous a retenue? Le respectable Mirepoix, qui passe pour avoir un bas bien rempli sous son matelas et jouit de l'estime de la bourgeoisie? Il est du complot? Et puis, tard dans la nuit, votre tendre sœur et mon excellent ami le Coadjuteur arrivent pour vous sauver? De quoi?

Personne ne parla. Le prêtre baissait les yeux, livide de rage.

— De quoi? répéta Bezers, d'un ton de plaisanterie amère. Là est le mystère! Des griffes de ce scélérat de Mirepoix! Sur mon honneur, ajouta-t-il d'un ton subitement résolu, je crois que vous êtes plus en sûreté ici, je crois que vous ferez bien de rester où vous êtes jusqu'au matin, madame, et de risquer Mirepoix.

— Oh! Non! Non! s'écria-t-elle avec véhémence.

— Oh! Si! Si! répliqua-t-il; qu'en dites-vous, Coadjuteur? N'est-ce pas votre avis?

Le prêtre, sombre et morose, baissait les yeux. Sa voix tremblait quand il murmura : Madame décidera à son gré ; si elle préfère rester ici... fort bien !

— Mme de Pavannes sera en effet très bien ici, très bien jusqu'au matin. Nous avons une tâche, venez, allons la remplir.

— Est-ce sérieux ? demanda le prêtre en tressaillant et quand il leva les yeux, on y put lire un défi latent, presque une menace.

— Oui, c'est sérieux.

Leurs regards se croisèrent et en les voyant je me réjouis et poussai Croisette du coude. Je pensais au proverbe qui dit : Quand les voleurs se querellent, les honnêtes gens reprennent leur bien, et j'entrevois la possibilité d'être débarrassé pour toujours du Vidame par le prêtre.

Mais les chances n'étaient pas égales entre eux. Bezers aurait pu enlever son adversaire d'une main et l'écraser sur le plancher. De plus, je doute que le prêtre ait été son égal en astuce. Derrière une franche brutalité, Bezers dissimulait un esprit italien. Sous une indifférence cynique il cachait une finesse rare et une méfiance continuelle, traits de caractère qui se rencontrent rarement dans une même nature. Un enfant aurait soupçonné le prêtre ; un vétéran aurait pu être trompé par le Vidame.

Par le fait ce fut le prêtre qui baissa les yeux en murmurant avec colère :

— Ainsi nos conventions sont mises à néant ?

— Je n'en connais pas, répliqua Bezers, et je n'ai pas le temps de rester ici pour couper des cheveux en quatre. Attribuez-le à tel motif qu'il vous plaira ; dites que c'est un caprice, une fantaisie, peu m'importe ; retenez seulement ceci : Mme de Pavannes reste ; nous partons. Et, poursuivit-il, comme si une idée nouvelle lui venait, comme il me déplairait d'employer la force contre une femme, je crois que Mme d'O fera bien de venir avec nous !

— Vous parlez en maître, dit le prêtre ironiquement.

Il oubliait la manière dont lui-même avait parlé à Mirepoix quelques instants plus tôt.

— Précisément! J'ai quarante hommes de l'autre côté de la rue, lui fut-il répondu laconiquement. Pour le moment, je suis maître des légions.

— C'est vrai, dit Mme d'O, si doucement que je tressailis. Elle avait à peine prononcé un mot depuis l'entrée de Bezers. A ce moment, elle fit tomber en arrière le capuchon qui cachait son visage et ses cheveux d'or. Une vive rougeur éclatait sur la blancheur anormale de ses joues.

— C'est vrai, monsieur de Bezers; vous avez les légions, vous avez la force, mais vous n'en userez pas, je le crois, contre une femme. Vous ne ferez rien contre nous quand je... écoutez-moi.

Mais il ne voulut pas; il coupa court à sa prière, la brute!

— Non, madame, s'écria-t-il violemment, sans prêter la moindre attention à ce beau visage, à ce regard suppliant qui aurait pu attendrir une pierre.

— Non! C'est précisément ce que je ne veux pas faire, madame; je ne veux pas vous écouter. Nous nous connaissons tous deux; cela suffit.

Elle le regarda fixement; il lui rendit son regard, tout en la surveillant avec un soin singulier.

Après un long silence elle se détourna.

— Très bien, dit-elle doucement, et j'entendis son profond soupir accompagné d'un frémissement. Partons alors, ajouta-t-elle. Et, chose plus étrange que tout le reste, sans accorder un regard ou une parole à sa sœur qui sanglotait assise sur une chaise, elle se dirigea vers la porte en haussant les épaules; ce fut le dernier mouvement que je remarquai.

La pauvre Mme de Pavannes l'entendit partir et bondit de son siège; elle se sentait abandonnée.

— Diane! Diane! cria-t-elle, comme prise de folie (je fus

obligé de saisir Croisette pour le faire rester tranquille, tant il y avait de crainte et de douleur dans la voix de la pauvre femme), Diane! Je ne veux pas rester dans cette horrible maison, m'entendez-vous? Revenez, Diane!

Mon sang bouillonnait. Diane ne revint pas. Etrange en vérité! Bezers aussi demeura impassible. Il se tenait entre la malheureuse Mme de Pavannes et la porte et d'un geste il pria le prêtre et Mirepoix de passer devant lui.

— Madame, dit-il, et sa voix, dure et sévère comme toujours, n'exprimait pas la moindre compassion, mais plutôt le dédain impatient qu'inspire un enfant déraisonnable, madame, vous êtes en sûreté ici, et ici vous resterez. Pleurez si bon vous semble, vous aurez moins de larmes à verser demain.

Ses dernières paroles cyniques et certainement étranges, arrêtèrent l'attention de Mme de Pavannes. Effrayée, à ce qu'il me sembla, elle fit taire ses sanglots et le regarda. Peut-être n'avait-il eu que ce but, car pendant qu'elle restait debout, les yeux fixés sur lui, les mains pressées sur sa poitrine, il sortit vivement et ferma la porte derrière lui. J'entendis quelques murmures sur l'escalier, puis un instant après, le bruit de pas qui descendaient. Ils étaient partis et nous n'étions pas découverts!

Quant à Mme de Pavannes, elle avait parfaitement oublié notre présence, j'en suis certain, et le secours que nous pouvions lui prêter pour la faire évader. En se retrouvant seule, elle regarda la porte, silencieuse, alarmée, puis courut à la fenêtre et essaya de voir au dehors; elle resta là quelque temps, immobile, terrifiée. Elle n'avait pas remarqué que Bezers, en sortant, avait négligé de fermer la serrure à double tour; moi je m'en étais aperçu, mais je ne voulais pas remuer trop vite. Quelqu'un pouvait revenir réparer l'oubli avant que le Vidame eût quitté la maison. En outre la porte n'était pas de force à nous résister quand nous n'aurions plus à affronter que Mirepoix. Un coup de

coude fit comprendre à mes frères qu'ils devaient se tenir tranquilles, je retins un instant mon haleine; j'écoutais de toutes mes oreilles, afin de saisir le bruit de la porte qu'on fermerait en bas. Je n'entendis pas cela, mais un frôlement qui autrement aurait pu m'échapper et qui fixa mon regard sur la porte de notre chambre. Quelqu'un, dans le silence qui succéda au bruit des pas sur les marches, venait de poser avec précaution la main sur la serrure.

La pièce était faiblement éclairée. Mirepoix avait emporté l'une des chandelles et l'autre avait besoin d'être mouchée. Je ne pus voir si le loquet remuait, s'il était soulevé; mais guettant de tous mes yeux, je vis que la porte s'ouvrait lentement, silencieusement, que quelqu'un entrait, qu'une ombre furtive se glissait dans la chambre. Un instant je fus inquiet, puis je reconnus vite la figure sombre et encapuchonnée. Ce n'était que Mme d'O! La courageuse femme! Elle avait échappé au Vidame et était revenue à la rescousse. Ah! ah! Nous pourrions encore battre le Vidame! Les choses prenaient meilleure tournure!

Cependant quelque chose dans la manière d'être de Mme d'O, tandis qu'elle tenait la porte entr'ouverte et hasardait un regard à l'intérieur de la chambre, quelque chose dans son aspect, dans son allure, me surprit et m'effraya; ses mouvements étaient si furtifs, que ses pas ne produisaient aucun son. Son ombre noire, en se mouvant sur le plancher, n'était pas plus silencieuse qu'elle. Un désir indéfini, irraisonné de faire du bruit, de donner l'alarme s'emparait de moi.

A mi-chemin, elle s'arrêta pour écouter et regarda autour d'elle, effrayée, je crois, du silence. Elle ne pouvait pas voir sa sœur que le rideau cachait et sans doute elle se demandait ce qu'elle avait pu devenir. Mon angoisse était si forte, bien qu'inexpliquée, qu'enfin je fis un mouvement et le lit craqua.

Aussitôt son visage fut tourné de notre côté et elle glissa vers le lit, le visage toujours voilé par le capuchon. Elle était tout près maintenant et se penchait vers nous. Elle leva une main à son front pour mieux voir en se rapprochant, à ce que je supposai, et je me demandais si elle nous voyait, si elle prenait la masse confuse sous l'ombre du rideau, pour sa sœur, je me consultais pour savoir comment nous pourrions lui faire connaître notre présence sans l'effrayer, quand tout à coup Croisette mit mes idées à l'envers. Avec un cri terrible et un bond, Croisette sauta par-dessus moi, sur le parquet.

Elle poussa un cri étouffé, un cri d'intense, d'horrible frayeur que j'entends encore, puis elle se rejeta en arrière et battit l'air de ses mains. J'entendis le son métallique que rendit un objet tombant par terre, puis un autre cri venant de la fenêtre; Mme de Pavannes accourut et reçut sa sœur dans ses bras.

Ce fut étrange de voir cette chambre tout à l'heure plongée dans le silence, remplie tout à coup de formes humaines qui chuchotaient. Je maudissais la folie de Croisette; j'étais furieux contre lui, mais je n'avais pas de temps à perdre en paroles. Je me précipitai vers la porte pour faire bonne garde; je l'entr'ouvris pour écouter. Tout était tranquille en bas; pas un bruit dans la maison. Je fermai la porte à double tour, en retirai la clé, la mis dans ma poche et retournai près de mes compagnons. Marie et Croisette se tenaient à quelque distance de Mme de Pavannes qui, penchée sur sa sœur, lui baignait le front tout en lui expliquant notre présence.

En quelques minutes Mme d'O se remit et se redressa. La première impression de frayeur mortelle était passée, mais la pâleur subsistait. Elle tremblait encore et cherchait à éviter nos regards quoique je la visse, quand notre attention paraissait détournée d'elle, nous examiner avec une intensité singulière et une curiosité frissonnante. Je

pensais que c'était bien naturel. Elle avait dû éprouver une terreur qui aurait pu tuer une femme plus craintive.

— Au nom du Ciel! pourquoi as-tu fait cela? demandai-je bientôt à Croisette, de plus en plus en colère à mesure que je contemplais ce beau visage; tu pouvais la tuer.

Par bonté d'âme je supposais que ses nerfs l'avaient trahi, car maintenant encore il lui était impossible d'è me répondre clairement. Il répétait seulement:

— Allons-nous-en! Allons-nous-en! Sortons de cette horrible maison. Et il frissonnait en arpentant fiévreusement la chambre.

— De tout mon cœur, répliquai-je, non sans quelque dédain, c'est précisément ce que nous allons faire.

Ses paroles venaient de me rappeler ce que, dans le trouble de l'événement, j'avais momentanément oublié, et ce n'était autre que notre devoir. Il nous fallait toujours sauver Pavannes; non plus pour Kit, mais pour nous rendre raison de sa conduite. Oui, il fallait le sauver et maintenant que la route était libre, toute minute perdue devenait un reproche pour nous. Donc je repris durement, ma pensée changeant de direction: —Oui, tu as raison; ce n'est pas le moment de soigner les petites-maîtresses; il faut partir. Madame de Pavannes, poursuivis-je en m'adressant à elle, connaissez-vous le chemin de cette maison à la vôtre?

— Oh oui! s'écria-t-elle.

— Fort bien; alors partons; votre sœur est suffisamment remise, je crois; ne courons pas le risque de nouveaux retards. Je ne lui parlai pas du danger que courait son mari, ni des soupçons que nous avions contre lui, et de la part qu'il avait sans doute prise à sa détention. J'avais besoin d'elle pour nous guider. C'était là le point important, bien que je fusse heureux de pouvoir la mettre en lieu sûr, tout en remplissant notre propre mission.

Elle se leva vivement et dit:

— Vous êtes sûr que nous pouvons sortir?

— Absolument sûr, répondis-je, avec une brièveté digne de Bezers lui-même.

Et j'avais raison. Nous descendîmes tous ensemble avec le moins de bruit possible; Mirepoix seul prit l'alarme et nous surprit au moment où nous tentions d'ouvrir la porte. Je disposai promptement de lui; la vue du poignard que je fis briller devant ses yeux, arrêta les paroles dans sa gorge. Je le décidai de la même façon à tirer lui-même les verrous, tant il était abasourdi, et lui défendis de nous suivre sous peine de mort; puis nous nous glissâmes dehors un à un; la porte fut refermée doucement derrière nous.

Enfin nous étions libres! Libres et dans les rues de Paris; la brise de nuit rafraîchissait nos fronts. Une église voisine sonna deux heures du matin et avant que nous eussions fait plus de quelques pas sur le mauvais pavé, le son grave et solennel des cloches de Notre-Dame répéta l'heure comme un écho.

Nous étions libres et conduits par un guide sûr, qui connaissait bien son chemin. Si Bezers n'était pas allé tout droit, en nous quittant, accomplir sa vengeance, nous pourrions encore la lui ravir. Je marchais vite, près de Mme d'O, un peu derrière les autres. Ça et là un réverbère suspendu à une poulie au milieu de la rue, nous permettait d'éviter quelque obstacle plus dégoûtant que les autres, ou de sauter par-dessus quelque flaque d'eau croupissante. En dépit de mon émotion, mes sens de campagnard se révoltaient contre les spectacles, les odeurs, l'air malsain et la chaleur étouffante des rues. La ville était tranquille et très sombre en dehors du rayon des réverbères. Pourtant je me demandais si elle dormait jamais, car plus d'une fois, il nous fallut nous ranger de côté pour livrer passage à des hommes portant des torches et des armes. Plusieurs fois aussi, surtout vers la fin de notre marche, je fus surpris de voir briller de vives lumières dans une cour dont les portes étaient à moitié ouvertes, à droite et à gauche.

Ailleurs j'aperçus le reflet de la lueur rouge des torches sur les fenêtres d'un grand et splendide palais en retrait de la rue. La lumière venait de l'avant-cour que nous cachait un mur bas, et je saisis le murmure de beaucoup de voix et le mouvement de pieds non moins nombreux. Dans un autre endroit une porte s'ouvrit sans bruit et deux hommes armés regardèrent au dehors d'une manière qui me rappela ceux qui avaient jeté sur nous des regards inquisiteurs dans la maison de Bezers. Deux fois, à l'entrée d'étroites ruelles, je distinguai des groupes d'hommes immobiles dans l'ombre. Il régnait partout un air de mystère; on sentait une agitation cachée, solennelle, des préparatifs protégés par l'obscurité de la nuit, et j'éprouvais une crainte mal définie qui m'énervait.

Toutefois je n'en dis pas un mot et Mme d'O resta également silencieuse. Comme la plupart des campagnards je me faisais une diée exagérée des habitudes nocturnes de la ville et le silence de Mme d'O la confirmait. J'écartai l'impression passagère et m'efforçai de croire que tout ce que je voyais était innocent et normal. En outre je pensais à ce que je dirais à Pavannes lorsque je le verrais, en quels termes je le préviendrais de son danger, puis lui jetterais sa perfidie au visage.

Nous marchions ainsi depuis quelque temps dans un profond silence, excepté lorsqu'un obstacle ou un faux pas nous arrachait une exclamation, quand ma compagne, tournant le coin d'une rue un peu large, ralentit le pas et m'avertit par un geste que nous étions arrivés à notre destination. Un réverbère était suspendu au-dessus de l'entrée qu'elle me montrait et une petite porte bâtarde, sur le côté, était à moitié ouverte. Nous étions maintenant tout près des trois autres. Je vis Croisette se baisser pour entrer et reculer aussitôt d'un pas. Pourquoi? Comme un éclair, l'idée que nous arrivions trop tard et que Bezers nous avait devancés, traversa mon cerveau. Et cependant tout était bien tranquille.

Je respirai promptement. Je compris que Croisette s'était rejeté en arrière simplement pour éviter quelqu'un qui sortait... le Coadjuteur en personne! Aussitôt le passage libre, mon jeune frère s'était jeté à l'intérieur, suivi par les autres, sans prendre garde au prêtre qui ne s'occupait pas d'eux davantage.

J'allais entrer à mon tour, quand je sentis la main de Mme d'O me presser le bras, puis retomber. Ainsi prévenu, je regardai le prêtre juste au moment où ses yeux rencontraient ceux de Mme d'O. Il était livide, son visage bouleversé par le désappointement et la rage, une rage furieuse, implacable. Il saisit brusquement ma compagne par le bras, la fit tourner sur elle-même sans cérémonie et l'attira à l'écart, pas assez loin cependant, pour que je n'entendis point leurs paroles.

— Il n'est pas ici, dit-il d'une voix siffante. Comprenez-vous? Il a traversé la rivière à la nuit pour aller à sa recherche au faubourg Saint-Germain. Et *il* n'est pas revenu. *Il* est de l'autre côté de l'eau et il est deux heures.

Elle resta silencieuse quelques instants, comme si elle avait reçu un coup, silencieuse et décontenancée. Quelque chose de sérieux était arrivé; je comprenais cela.

— *Il* ne peut pas repasser l'eau, dit-elle enfin. Les portes...

— Fermées, répondit-il brièvement. Les clés sont au Louvre.

— Et les bateaux sont de ce côté?

— Tous, sans exception, dit-il, frappant violemment ses mains l'une contre l'autre; pas un ne peut traverser jusqu'à ce que tout soit fini.

— Et le faubourg Saint-Germain? demanda-t-elle très bas.

— Il ne s'y passera rien! rien!

CHAPITRE VII

UN JEUNE CHEVALIER ERRANT

J'aurais bien voulu laisser les deux personnages et entrer dans la maison. Il me tardait maintenant de m'acquitter de la mission qui m'avait amené de si loin, et, de plus, je n'aimais pas ce prêtre et ne désirais nullement entendre ce qu'il disait. Mais sa colère était si évidente et la brutalité avec laquelle il traitait Mme d'O, si prononcée, que je me sentais obligé de rester près d'elle, à moins qu'elle ne me congédiât. Je restai donc aussi patiemment que possible, et peut-être un peu gauchement aussi, près de la porte pendant qu'ils se parlaient à voix basse. Aussi éprouvai-je une véritable satisfaction quand enfin la discussion cessa et Mme d'O se rapprocha de moi. Je lui offris mon bras pour l'aider à franchir la barre de bois de la petite porte; elle le prit, mais ne bougea pas.

— Monsieur de Caylus, dit-elle, puis elle s'arrêta.

Naturellement je la regardai et nos yeux se rencontrèrent; les siens beaux, bruns, brillant à la lueur du réverbère placé au-dessus de nous, plongèrent dans les miens. Ses lèvres s'entr'ouvraient, une tresse de ses beaux cheveux d'or s'échappait du capuchon.

— Monsieur de Caylus, voulez-vous m'accorder une faveur, une faveur, ajouta-t-elle doucement, dont je vous serai toujours reconnaissante?

Je soupirai.

— Madame, répondis-je avec ferveur, je vous jure que dans dix minutes, si la tâche dont je suis chargé en ce moment, est accomplie, je vouerai ma vie à votre service, mais pour le moment...

— Eh bien? Pour le moment? Mais si c'est du moment présent que j'ai besoin, maître Discrétion?

— Il faut que je voie M. de Pavannes. Ma parole est engagée.

— A voir M. de Pavannes?

— Oui, madame.

Je sentis qu'elle m'observait d'un œil curieux, hésitant, presque soupçonneux.

— Pourquoi? Pourquoi? demanda-t-elle, avec une surprise évidente. Vous avez rendu sa femme à son foyer (vous m'avez même à moitié tuée de terreur en ce faisant), que lui devez-vous de plus, ô le plus vaillant des chevaliers errants?

— Il faut que je le voie, répétai-je fermement.

Je lui aurais volontiers tout dit; j'en aurais même été soulagé, mais le prêtre pouvait m'entendre, et j'avais été trop témoin de ses rapports avec Bezers, pour désirer dire quoi que ce fût devant lui.

— Il faut que vous voyiez M. de Pavannes? répéta-t-elle, en fixant son regard sur moi.

— Il le faut! répliquai-je avec décision.

— Eh bien ! vous le verrez! s'écria-t-elle; c'est précisément à cela que je vais vous aider. Il n'est pas ici. Voilà ce qui nous inquiète. Il est sorti à la chute du jour pour s'informer de sa femme; le Coadjuteur me dit qu'il a traversé la rivière pour aller jusqu'au faubourg Saint-Germain. Or il est de la plus grande importance qu'il revienne ici avant le jour; ici, entendez-vous?

— Il n'est donc pas ici? demandai-je, voyant tous mes calculs en défaut. Vous en êtes bien sûre, madame?

— Tout à fait sûre, répondit-elle brièvement. Vos frères doivent s'en être assurés maintenant. Or, monsieur de Caylus, il faut que Pavannes soit ramené ici avant le jour, non seulement dans l'intérêt de sa femme qui sera hors d'elle d'inquiétude, mais aussi...

— Je sais, repris-je rapidement et l'interrompant; dans son intérêt à lui aussi, un danger le menace.

Elle se détourna vivement comme saisie; je fis de même et nous regardâmes le prêtre; je croyais que nous nous comprenions.

— Un danger? Oui, dit-elle très vite, et je voudrais le sauver de ce danger, mais c'est ici seulement qu'il serait en sûreté, croyez-moi, je le sais. Il faut le ramener avant l'aube, monsieur de Caylus, il le faut! il le faut! — Ses beaux traits devenaient durs sous l'impression de sa surexcitation. — Le Coadjuteur ne peut pas y aller; je ne le peux pas davantage, une seule personne peut le sauver et cette personne c'est vous; il n'y a surtout pas un instant à perdre.

Mes idées tourbillonnaient. Tout en parlant, Mme d'O se mit à retracer le chemin que nous avions suivi, la main sur mon bras; et moi, hésitant, confusément disposé à refuser, je la suivais. Je ne comprenais pas clairement la situation. J'aurais voulu entrer dans la maison, consulter Marie et Croisette, mais tout s'était passé si vite, l'urgence pouvait être, après tout, aussi pressante qu'elle l'affirmait et... et il était si dur pour moi, un tout jeune homme, de refuser quelque chose à ses yeux suppliants! Je réussis à balbutier:

— Mais je ne connais pas Paris; je ne trouverais pas mon chemin, j'en ai peur, et il fait nuit, madame.

Elle lâcha mon bras et s'arrêta.

— Il fait nuit! s'écria-t-elle d'un ton méprisant; je croyais que vous étiez un homme, non un enfant! Vous avez peur!

— Peur! dis-je indigné; nous autres, Caylus, nous n'avons jamais peur, madame.

— Alors laissez-moi vous indiquer le chemin, si c'est la seule difficulté qui vous arrête. Nous tournons ici; entrez un instant avec moi et je vous donnerai quelque chose dont vous aurez besoin, en même temps que vos instructions.

Elle s'était arrêtée devant une haute et étroite maison enclavée entre deux autres plus larges, dans une rue qui me sembla plus importante et plus aérée que toutes celles

que nous avions traversées jusque-là. En parlant elle sonna une fois, deux fois, trois fois; à peine le troisième coup avait-il retenti, que la porte s'ouvrit silencieusement; je ne vis personne et elle m'attira dans un étroit corridor. Une bougie de cire brûlait dans un flambeau ciselé posé sur une crédence. Elle le prit, me dit de la suivre, monta un étage et m'introduisit dans une pièce mi-salon, mi-chambre à coucher, une pièce dont je n'avais jamais vu la pareille.

Elle était richement tendue de soie bleue du haut en bas et doucement éclairée par des lampes dont la lumière était tamisée par des globes en verre de Venise, de nuances délicates. Le parfum du bois de cèdre remplissait l'atmosphère; près du foyer, sur une sorte de plateau de velours, dormaient de tout petits chiens; un désordre délicieux régnait partout. Sur une table, un coffret à bijoux était ouvert; sur une autre s'étaient étalés des dentelles, un éventail et deux ou trois masques. Une cravache ornée de pierres précieuses et un poignard à manche d'argent pendaient au même support. Et, chose plus étrange encore, cachée derrière la porte, j'aperçus une épée très simple, dans un fourreau noir et des gantelets d'homme.

Elle n'hésita pas un instant, mais marcha droit au coffret à bijoux, y prit une bague en or, une lourde chevalière avec cachet, me la tendit comme la chose la plus simple du monde et me dit en grande hâte, sans même se retourner vers moi :

— Mettez-le à votre doigt et si vous êtes arrêté par des soldats, ou si l'on vous refuse un bateau pour traverser la rivière, dites hardiment que vous êtes au service du roi. Appelez un officier et présentez-lui cette bague. Montrez-vous homme et défiez-le de vous arrêter au péril de sa vie.

Je balbutiai en toute hâte mes remerciements et, non moins vivement, elle tira un linge d'un tiroir et le déchira en bandes. Avant de savoir ce qu'elle allait faire, je la vis

à genoux près de moi, nouant une des bandes autour de mon bras gauche. Ensuite elle prit ma toque et, avec la même précipitation, y fixa une autre bande en forme de croix.

— Voilà! dit-elle; maintenant écoutez-moi, monsieur de Caylus: il se passe cette nuit des choses que vous ignorez. Ces insignes vous aideront à traverser la rivière pour gagner le faubourg Saint-Germain, mais aussitôt à terre, enlevez-les; n'oubliez pas. Ils ne vous serviront plus à rien. Vous reviendrez par le même bateau et ils ne vous seront plus nécessaires. Si on vous les voit porter au retour, ils n'imposeront plus à personne; au lieu de cela, ils pourraient même vous causer des ennuis et à moi aussi.

— Je comprends, dis-je, mais...

— Il ne faut pas m'interroger, répliqua-t-elle, me menaçant d'un doigt de neige. Mon chevalier doit avoir foi en moi, comme moi j'ai foi en lui, autrement il ne serait pas ici, seul avec moi, à cette heure de la nuit. Rappelez-vous encore bien ceci: Quand vous retrouverez Pavannes, ne lui dites pas que vous venez de ma part. Dites-lui seulement que sa femme est retrouvée et se meurt d'inquiétude à son sujet. Si vous lui parlez du danger qu'il court, il peut refuser de venir; les hommes sont obstinés.

Je fis en souriant un signe d'assentiment, croyant comprendre. En même temps, je me réservai à part moi, d'agir un peu d'après mon propre jugement. Pavannes n'était pas un sot et le nom du Vidame... Mais je verrais. J'avais plus à lui dire que Mme d'O ne le supposait. En attendant elle m'expliqua très soigneusement les trois détours que j'avais à faire pour atteindre la rivière et le quai où les bateaux étaient amarrés, ainsi que le nom de la maison où je trouverais M. de Pavannes.

Stanley Weyman.

(A suivre)

A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

Léon XIII est mort. — Une grande lumière disparue. — Mort du cardinal Vaughan. — La campagne de M. Chamberlain. — La situation politique en Angleterre. — Toujours la guerre aux congrégations en France. — La sécularisation des congréganistes. — Un grave incident. M. Waldeck-Rousseau proteste contre la politique de M. Combes. — Une double élection académique. — René Bazin et Frédéric Masson. — Au Canada. — Mgr Bourget. — Le Grand-Tronc-Pacifique. — Démission de l'honorable M. Blair. — Mort de M. Duffy.

Léon XIII est mort! Le peuple catholique est en deuil, et le genre humain déplore la perte de sa plus lumineuse figure, de sa plus rayonnante individualité.

La REVUE CANADIENNE joint son humble voix au concert de regrets et de funèbres hommages qui, de tous les points du monde, s'élève vers le Vatican où le Pasteur universel vient d'entrer dans son dernier sommeil.

C'est un astre qui s'éteint, et il semble qu'il fasse plus sombre et plus froid sur la terre depuis qu'il est disparu.

Pendant près de quinze jours, l'humanité a tourné ses regards vers Rome, suivant avec une ardente émotion la lutte pathétique d'une grande âme avec la fragilité de l'organisme, l'affaiblissement du vieil âge, et les attaques d'une maladie mortelle. A certains moments on put croire que la vitalité prodigieuse de l'auguste malade allait l'emporter, que l'esprit allait triompher des défaillances de la chair. Mais à la fin il a fallu céder à l'inflexible messagère de Dieu: Léon XIII a rendu le dernier soupir. L'Eglise a perdu son chef; nous avons perdu notre Père, notre Pontife et notre Roi.

Hélas! nous savions bien qu'il n'était pas immortel. Mais sa merveilleuse et glorieuse longévitité nous faisaient illu-

sion, et nous allions répétant qu'il pourrait vivre longtemps encore. Non; sa vie était remplie, sa couronne était prête. Et Jésus-Christ a rappelé à lui le Vicaire qui avait si admirablement glorifié son nom ici-bas.

Nous n'avons ni le temps ni l'espace qu'il faudrait pour dire ici, même brièvement, ce qu'a été Léon XIII. Il brillera dans l'histoire ecclésiastique au premier rang des grands papes, et dans l'histoire profane au premier rang des grands hommes. Il a été grand par la pureté de son âme, par la sainteté de sa vie, par la forte trempe de son caractère, par la profondeur de sa science, par l'élévation de sa pensée, par la beauté de son verbe, en un mot par l'étendue, la pénétration, l'éclat de son génie. Tous, docteurs, philosophes, savants, lettrés, artistes présidents de républiques, empereurs, protestants comme catholiques, croyants et incroyants, tous s'inclinaient devant lui, et rendaient hommage à l'extraordinaire prestige, au prestige surhumain dont Dieu s'était plu à le couronner.

Il n'est plus l'illustre pontife qui, pendant un quart de siècle, a été la lumière du monde, *lumen in caelo*. Mais il laisse un impérissable monument dans le corps de ces encycliques, chefs-d'œuvre de science et de doctrine qui perpétueront sa mémoire et sa gloire.

Léon XIII est mort, et le cœur du monde catholique saigne! Mais, courage! et souvenons-nous que le pape ne meurt jamais. Il vivra demain, et jusqu'à la consommation des siècles, car l'Eglise a reçu du Christ une promesse d'immortelle durée.

* * *

Un membre du Sacré-Collège, Son Eminence le cardinal Vaughan, avait précédé de très peu son chef dans la tombe. Il est mort le 19 juin dernier. Né à Gloucester, en 1852, il avait été nommé évêque de Salford en 1872, et promu au siège archiepiscopal de Westminster, après le décès du cardinal Manning, en 1892. Léon XIII l'avait créé cardi-

nal en 1893. C'était un homme éminent, et très estimé, même dans le monde protestant.

* * *

Le grand événement des dernières semaines en Angleterre a été le voyage du président Loubet. Le chef de la nation française est allé rendre au roi Edouard VII la visite faite par ce dernier à la France, au mois de mai.

Parti de Paris le matin du 6 juillet, il était rendu à Boulogne-sur-mer vers dix heures, et après avoir présidé à la pose de la première pierre d'un nouveau bassin, il en repartait à onze heures cinquante, à bord du croiseur le *Guiche*, pour Douvres, où il arrivait à une heure. La ville était magnifiquement décorée; une flottille de torpilleurs était allée à la rencontre du croiseur français pour lui faire escorte, et, sur une distance de deux milles, des vaisseaux de guerre faisaient la haie et tiraient des salves d'artillerie, pendant que leurs fanfares jouaient la Marseillaise. Ce fut le duc de Connaught qui souhaita la bienvenue au président sur le sol anglais. A deux heures et demie M. Loubet partait pour Londres. Il fut reçu dans la capitale de l'Angleterre, à la gare Victoria, par le roi et le prince de Galles.

L'accueil fait au président de la République française a été vraiment digne de l'Angleterre. Partout la foule a acclamé le représentant de la France. Le roi a donné un grand dîner en son honneur au palais de Buckingham. Il y a eu réception et déjeuner de gala au Guildhall, dîner en l'honneur du roi, donné par M. Loubet, à l'ambassade française, revue militaire à Aldershot, visite à Windsor, durant laquelle le président a déposé une couronne sur la tombe de la reine Victoria, etc. Tout s'est passé admirablement.

Les petits discours échangés entre les deux chefs d'Etat aux dîners officiels, ont proclamé que l'amitié et la bonne

entente règnent entre les deux pays. Le ministre des affaires étrangères, M. Delcassé, accompagnait le président. La presse anglaise et française a commenté avec complaisance les incidents de ce voyage diplomatique, qui marque sûrement une détente dans les relations de l'Angleterre et de la France. Une fois de plus, l'influence du roi Edouard VII est ici visible. Depuis qu'il est monté sur le trône, son action pacifiante s'est constamment exercée pour le bien public et le repos du monde. Honneur lui en soit rendu!

* * *

La question des tarifs de faveur entre la Grande-Bretagne et ses colonies continue à préoccuper et à diviser l'opinion anglaise. M. Chamberlain se prépare à la lutte et il va, dit-on, faire une formidable campagne d'automne en faveur de l'idée qu'il a lancée avec tant de hardiesse.

La situation est vraiment singulière. Le ministère et le parti ministériel sont divisés sur ce grand problème fiscal et économique. M. Balfour a maintenu la cohésion du cabinet en déclarant la question ouverte, et en annonçant qu'une enquête sera tenue par le gouvernement. Mais ceci n'est qu'une trêve. Lorsque l'enquête sera faite, il faudra lui donner une suite, une conclusion dans un sens ou dans l'autre. Il faudra, soit maintenir le statu quo, soit modifier la politique traditionnelle libre-échangiste de l'Angleterre afin de pouvoir adopter, de concert avec les colonies, un tarif de faveur mutuelle. Et c'est alors que le conflit éclatera. Cependant, l'enquête peut être longue, et pour le quart d'heure le danger est ajourné.

En attendant il s'opère des groupements parmi les députés. Cinquante-quatre ministériels, parmi lesquels on remarque des hommes comme sir John Gorst, Winston Churchill, Ian Malcolm, lord Hugh Cecil, se sont réunis sous la direction de M. Goschen et de sir Michael Hicks-

Beach et forment un groupe de libres-échangistes unionistes. Ils ne s'opposent pas à l'enquête, mais ne veulent pas admettre de droits protecteurs sur les denrées alimentaires. D'un autre côté, plus de cent unionistes, auxquels on a donné le surnom de "dear loafers", ont formé une organisation favorable aux vues de M. Chamberlain, et décidée à l'appuyer énergiquement dans sa campagne.

Ce qui fait la force du secrétaire colonial en ce moment, c'est la parfaite entente qui règne entre lui et le premier ministre. Cette entente s'est manifestée avec éclat dernièrement à un déjeuner offert à M. Chamberlain par le Club constitutionnel, qui lui a présenté une adresse renfermée dans un coffret d'argent. M. Balfour assistait à ce déjeuner, et il a prononcé un discours dans lequel il a fait un chaleureux éloge de son vigoureux collègue, qui, suivant lui, "a fait plus qu'aucun autre homme d'Etat, vivant ou mort, pour l'idée de l'unité de l'empire." M. Chamberlain, à son tour, a déclaré que l'amitié entre M. Balfour et lui était tellement solide que rien ne saurait la briser, et que ce dernier était le seul premier ministre possible. L'alliance de ces deux hommes constitue une force incontestable.

Le *land bill* de M. Wyndham, que nous avons montré en danger dans notre dernière chronique, a franchi heureusement le défilé périlleux. Un amendement proposé par le secrétaire d'Etat pour l'Irlande, relativement au prix minimum du rachat des rentes par les tenanciers, a été accueilli comme un compromis heureux. John Redmond, le leader nationaliste, a déclaré que le bill était sauvé. Effectivement, le projet de loi a subi l'épreuve du comité général de la chambre, et tout fait prévoir qu'il va traverser sans encombre les dernières phases de sa prise en considération.

Le cabinet Balfour aura donc mené à bon terme deux des plus grandes mesures d'intérêt public qui aient été soumi-

ses au parlement britannique depuis un dernier siècle: le bill d'éducation et le bill de la tenure des terres en Irlande. On ne saurait s'empêcher de reconnaître que ces deux actes de justice et d'intelligente réforme et de sage politique, peuvent servir de contrepoids à bien des fautes et sont une puissante recommandation pour le gouvernement actuel, auprès de l'opinion éclairée.

* * *

Les jacobins du parlement français poursuivent systématiquement leur œuvre d'ostracisme. D'accord avec la commission des congrégations, le gouvernement vient de faire passer une loi interdisant l'enseignement pendant trois ans, à tout religieux sécularisé, dans la commune où il enseignait auparavant et dans les communes limitrophes. Sur un rapport de M. Massé, membre de la majorité combiste, et après un violent débat, ce nouvel attentat à la liberté a été perpétré malgré les dissidences qui s'étaient produites au sein de la commission.

Puis, la chambre a abordé les demandes d'autorisation des congrégations de femmes. La commission avait procédé par voie de classification. Elle avait commencé par recommander la suppression de 81 congrégations enseignantes, établies dans 517 pensionnats ou écoles. Le rapport du sectaire Rabier concluait au rejet en bloc de ces 81 demandes, sans même les examiner, absolument comme on avait fait pour les congrégations d'hommes. Mais une question se posait. Parmi ces congrégations enseignantes, il y en avait qui étaient en même temps hospitalières. N'y avait-il pas lieu de faire une distinction, à cause des services rendus. Oui, prétendaient des membres importants du bloc; non, répondaient les purs combistes. Le débat s'est engagé dans ces conditions. Et cette fois, une fissure s'est déclarée dans la majorité jacobine. M. Leygues, ancien ministre de l'instruction publique dans le cabinet

Waldeck-Rousseau, a prononcé un discours dans lequel il a très énergiquement affirmé qu'une distinction s'imposait en faveur des hospitalières. Cette intervention a produit une vive impression. Et, malgré les efforts de M. Combes, le gouvernement n'a eu que 16 voix de majorité! C'est presque un échec.

Mais voici quelque chose de plus grave encore pour le cabinet. M. Waldeck-Rousseau a fait une rentrée sensationnelle à la tribune, et son discours au sénat, prononcé le lendemain même du vote douteux de la chambre a été un protêt catégorique contre la politique suivie par M. Combes dans la question des congrégations. On conçoit l'émotion causée dans les cercles parlementaires par ce gros événement. C'est à propos d'un projet de loi concernant la construction des maisons d'écoles dans les communes, que le prédécesseur de M. Combes a pris la parole. L'auteur responsable de la loi de 1901, a exprimé carrément son avis sur la manière dont elle a été appliquée par ceux qui lui ont succédé au pouvoir. " On m'a fait beaucoup parler depuis quelque temps, a-t-il dit. A l'appui des opinions les plus diverses, les plus contradictoires, on a invoqué ma caution.

" Le Sénat ne trouvera pas excessif de ma part le souci d'être un peu témoin dans ma propre affaire. (Très bien!)

" M. Séblin considère que les dispositions dont il critique le caractère exceptionnel sont le résultat de la loi de 1901.

" Il résulterait de là que la loi de 1901 ne se suffirait pas à elle-même.

" Donc, en faisant voter cette loi par les deux chambres, ou nous aurions manqué de prévoyance, ou nous aurions prévu les difficultés qu'entraînerait son application, mais nous en aurions gardé le secret.

" Je persiste à penser que cette succession de projets nouveaux, ainsi que la situation à laquelle ils répondent,

tiennent uniquement à ce qu'on a voulu demander à la loi de 1901 des résultats pour lesquels elle n'était pas préparée.

“ On a voulu d'une simple loi sur le contrat d'association faire sortir la solution d'une partie des problèmes les plus graves, soulevés en matière d'enseignement et d'assistance.

“ Cette loi était une loi de contrôle: on en a fait une loi d'exclusion.”

Par cette antithèse bien frappée, M. Waldeck-Rousseau a porté un véritable coup droit à M. Combes. Et une heure durant, il a démontré combien celui-ci a été impudent, maladroît et inique. Il a protesté contre la procédure en vertu de laquelle on a égorgé sans examen les 54 congrégations d'hommes. Laissons parler l'orateur:

“ La commission de la Chambre des députés, saisie des demandes, décida de réunir en un seul projet de loi les cinquante-quatre projets distincts dont elle fit cinquante-quatre articles de la loi unique, et rien n'était plus conforme au droit parlementaire. Puis elle proposa à la Chambre des députés de décider qu'elle n'examinerait pas les divers articles.

“ C'est contre cette procédure que, lors de la nomination de votre commission des congrégations, je me suis élevé de toutes mes forces, et j'ai posé cette question très simple: si lors de la discussion et du vote de la loi de 1901, j'avais laissé paraître que les demandes que formeraient les congrégations ne seraient pas examinées, cette loi, que nous avons conquise pied à pied au prix de tant d'efforts, eût-elle été votée? Après la nomination de la commission de la Chambre des députés, M. le président du conseil se rendit devant elle, et lui demanda d'abandonner ses résolutions, en disant que, si la commission persistait à les soutenir, il serait obligé de les combattre, mais en ajoutant qu'il n'irait pas jusqu'à poser la question ministérielle si la commission passait outre.

“La commission fit alors une concession. Jusque-là, elle avait mis les cinquante-quatre projets dans le même sac qu'elle avait proposé de ne pas ouvrir. Elle les répartit dans trois sacs, tout aussi scellés et plombés que le premier, en proposant à la Chambre des députés de ne pas les examiner. (Applaudissements à droite et au centre.) Elle dit: “Ici sont les congrégations prédicantes, là, les enseignantes, là, les commerçantes.” Il se trouva des missionnaires parmi les enseignantes, des hospitalières parmi les prédicantes.

“Et pour vaincre les résistances légitimes qui se firent jour au sein de la majorité, M. le président du conseil, par une procédure dont je n'examine pas le fondement juridique, déclara que ces mêmes demandes qu'on repoussait par un vote péremptoire, pourraient être reproduites plus tard. (Très bien! et rires sur les mêmes bancs.)”

M. Waldeck-Rousseau a terminé son discours par cette phrase tranchante: “Que les sentences que nous prononçons soient motivées. Pour ma part, je n'ai pas tant protesté contre le huis clos des conseils de guerre pour admettre une minute plus tard le huis clos des commissions. (Très bien! et vifs applaudissements sur un grand nombre de bancs.)”

Il ne faut pas se tromper sur la nature de l'intervention de M. Waldeck-Rousseau. Il ne répudie pas son œuvre, œuvre détestable, nous ne saurions l'oublier. Mais il trouve que ses successeurs sont excessifs et arbitraires dans l'application de sa loi, et il le dit à voix très haute. Tout en ayant le droit de trouver que cette parole vient bien tard, on doit admettre qu'elle constitue un acte de courage. Les journaux catholiques le reconnaissent et en tiennent compte à l'ancien premier ministre, en lui demandant d'aller jusqu'au bout et de délivrer la France de M. Combes.

Naturellement les journaux jacobins écument. Ils jet-

tent l'anathème à celui qu'ils encensaient quand il était le chef du bloc sectaire. Ecoutez la *Lanterne*:

“ Notre parti compte un homme de moins; par contre, il gagne chaque jour dans les masses profondes du peuple de nouvelles adhésions; il trouvera dans cette inépuisable réserve d'énergie assez de force et de volonté pour mener jusqu'au bout la lutte contre l'Eglise, malgré les plus perfides défections, malgré les plus douloureuses défaillances.

“ La démocratie sera victorieuse sans M. Waldeck-Rousseau, et au besoin contre lui.”

L'*Action*, de son côté, s'écrie:

“ L'élan est donné; d'un bout à l'autre du pays les républicains s'empressent à la lutte contre l'Eglise. Ils ne se laisseront pas abattre par la défection d'un chef. Un homme de moins, est-ce que cela compte? La Révolution en a usé de plus grands; et la désertion d'un Mirabeau n'a pas empêché la Convention de naître et de faire son œuvre.

“ M. Waldeck-Rousseau se flatte d'arrêter un courant plus fort que les hommes les plus forts, et la borne qu'il a plantée est déjà une épave.”

Les événements prochains montreront si l'*Action* dit vrai, et si M. Waldeck-Rousseau s'est décidé trop tard à barrer la route à son successeur. Malheureusement les vacances parlementaires vont donner un répit de trois mois à Combes le malfaisant. Que de ruines il peut accumuler en trois mois!

* * *

Le dix-huit juin dernier, l'Académie française a fait une double élection. Elle avait à remplacer MM. Gaston Paris et Ernest Legouvé. Nous avons déjà consacré quelques lignes à M. Legouvé dans une précédente chronique. M. Gaston Paris était un érudit à qui l'on doit des travaux

remarquables sur la poésie et la langue française au moyen âge.

Trente-cinq membres sur trente-huit étaient présents à l'élection; MM. Ludovic Halévy et Anatole France seuls étaient absents. Pour être élu il fallait donc recueillir dix-neuf voix. Les candidats au fauteuil de M. Paris étaient: MM. Jules Delafosse, Frédéric Masson, Bellanger et Marius Berhard. Au premier tour de scrutin, M. Delafosse a obtenu 17 voix et M. Masson, 14. Au second tour M. Delafosse n'en a eu que 19, bénéficiant de trois votes détachés de son rival, et de deux autres bulletins, dont l'un était blanc au premier tour et dont l'autre s'était égaré sur le nom de M. Jules Breton. M. Masson remplace donc M. Gaston Paris.

Pour le fauteuil de M. Legouvé, les concurrents étaient: MM. René Bazin, Jules Breton, membre de la section de peinture de l'Académie des Beaux-Arts, Emile Gebhart, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, et Gustave Larroumet, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts. Il a fallu trois tours de scrutin. Au premier, M. Bazin a reçu 12 voix, M. Breton 3, M. Gebhart 11, M. Larroumet, 10; au second, M. Bazin en a obtenu 16, M. Gebhart 10, et M. Larroumet 10; au troisième M. Bazin a réuni 21 votes, tandis que MM. Gebhart et Larroumet n'en avaient que 7 et 8 respectivement. M. Bazin succède à M. Legouvé.

M. Frédéric Masson a 56 ans. Attaché pendant quelque temps au ministère des affaires étrangères, il devint ensuite secrétaire du prince Napoléon, et eut la bonne fortune de compulsier les précieux manuscrits du château de Prangins qui appartenait à celui-ci. Ce qui a surtout fondé sa réputation c'est sa série de savantes études sur Napoléon, sa cour, son entourage. Voici une liste des principaux ouvrages de M. Masson: "Le Marquis de Grignan", "Les Diplomates de la Révolution", "Le Cardinal de Ber-

nis", "Napoléon et les femmes"; "Napoléon chez lui"; "En campagne"; "Aventures de guerre"; "Les Cavaliers de Napoléon"; "Napoléon inconnu"; "Marie Waleška"; "Joséphine, impératrice et reine"; "Joséphine Beauharnais"; "Napoléon et sa famille"; "Joséphine répudiée", etc.

M. René Bazin est né en 1853 à Angers. Il est professeur de droit criminel, à l'Université catholique de cette ville, et chevalier de la Légion d'honneur. M. Bazin est surtout un romancier; un romancier honnête et qui,—nous serions tenté de dire malgré cela—, a conquis par son talent une place distinguée parmi les illustrations littéraires du jour. Saluons ce vaillant, qui depuis une vingtaine d'année a écrit les romans, nouvelles et contes dont suivent les titres: "Stéphanette"; "Une tache d'encre"; "Ma tante Giron"; "Les Noellet"; "Les vingt-quatre sonnettes"; "Humble amour"; "Histoire de pauvres gens"; "La sarcelle bleue"; "Les contes de bonne Perrette"; "Madame Corentine"; "La terre qui meurt"; "Le guide de l'empereur"; "De toute son âme"; "Les Oberlé"; "Donatienne". M. Bazin a aussi publié des croquis et des impressions de voyage: "A l'aventure"; "Croquis italiens"; "En Sicile"; "Croquis de France et d'Orient"; "Les Italiens d'aujourd'hui"; "Terre d'Espagne"; "En province".

L'Académie française s'est honoré en ouvrant ses portes à M. Bazin. Ce romancier est à la fois l'un des plus brillants et l'un des plus estimables écrivains qu'il y ait en France à l'heure présente. Ses premières œuvres furent des récits gracieux et charmants où se déployaient, à côté de la fine observation des mœurs, des qualités descriptives extrêmement remarquables. Petit à petit, ce beau talent s'agrandit, s'affermi, s'éleva dans une sphère plus haute; aux "Noellet", à la "Sarcelle bleue", aux "Contes de bonne Perrette", succédèrent "Madame Corentine", "De toute son âme", où la conception s'élargissait; puis "La terre qui meurt" et les "Oberlé" dans

lesquels l'auteur manifestait une puissance de pénétration psychologique, une intensité d'émotion communicative, un sens profond des réalités humaines et sociales joints à une maîtrise de forme qui le classaient définitivement parmi les premiers. Nous nous réjouissons d'autant plus du succès de M. René Bazin qu'il est très sympathique au Canada, où il compte des amitiés fidèles. Plus d'un de nos compatriotes le rencontraient naguère à Angers sous le toit hospitalier du regretté M. Aubry, ancien professeur de droit romain à l'Université Laval, et ancien rédacteur du *Courrier du Canada*. Si nos souvenirs ne nous trompent pas, M. Bazin adressa pendant quelque temps des correspondances à *l'Étendard*, de Montréal.

L'Académie française, chose qui lui arrive rarement, est maintenant au complet. Voici la liste de ses membres, qu'un journal parisien classe par catégories, autant qu'une telle classification peut se faire, car plusieurs d'entre eux cumulent les talents :

Un prince de l'Église: S. Em. le cardinal Perraud; quatre poètes: MM. Sully-Prudhomme, François Coppée, de Hérédia et Edmond Rostand; cinq hommes politiques ou orateurs: MM. Emile Ollivier, duc d'Audiffret-Pasquier, comte de Mun, de Freycinet et Paul Deschanel; cinq professeurs: MM. Mézières, Gréard, Lavis, Boissier, E. Faguet; dix historiens: MM. Sorel, A. Vandal, Thureau-Dangin, comte d'Haussonville, Melchior de Vogüé, marquis de Vogüé, marquis Costa de Beauregard, Hanotaux, Henri Houssaye, F. Masson; quatre auteurs dramatiques: MM. Victorien Sardou, Ludovic Halévy, Lavedan, Paul Hervieu; cinq romanciers: MM. Paul Bourget, Loti, Bazin, Theuriot et Anatole France; deux critiques: MM. Brunetière et Jules Lemaître; un journaliste: M. Jules Claretie; un savant: M. Berthelot; un avocat: M. Rousse; un statuaire: M. Guillaume.

* * *

Les 23, 24 et 25 juin, ont eu lieu à Montréal les fêtes de la St-Jean-Baptiste et de l'inauguration du monument de Mgr Bourget. Elles ont été très imposantes et très belles.

L'érection d'une statue au grand évêque dont l'épiscopat a été si fécond en œuvres, en face de cette cathédrale qu'il a tant désirée et pour laquelle il s'est tant dévoué, a été un acte magnifique de reconnaissance et de piété filiales. Montréal devait cela au saint pasteur qui lui a consacré les ardeurs d'un zèle infatigable et de la plus sublime charité.

Cette nouvelle œuvre fait grand honneur au talent de notre sculpteur canadien-français, M. Philippe Hébert.

Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, peut se réjouir à bon droit du succès qui a couronné ses efforts pour l'érection de ce monument.

* * *

Le gouvernement de notre province vient de faire une grande perte dans la personne de l'honorable T. Duffy, trésorier provincial, mort subitement à Québec, le 3 juillet courant.

M. Duffy était né à Durham, dans le comté de Drummond, le 29 mai 1852. Il avait fait ses études au collège St-François, à Richmond, et pris ses degrés en droit à l'université McGill. Admis à la profession légale en 1879, il s'était livré à la pratique du droit à Sweetsburg, comté de Missisquoi. Plusieurs fois candidat malheureux il fut élu pour le comté de Brome, comme député à l'Assemblée législative, aux élections générales de 1897. A la fin de mai de cette année, il devenait ministre des travaux publics dans le cabinet formé par l'honorable M. Marchand, et à la mort de ce dernier, au mois de septembre 1900, il lui succédait comme trésorier de la province.

Le regretté député était un homme intègre, un citoyen

digne d'estime. Doué de beaucoup de sens pratique et d'un remarquable talent oratoire, il s'était fait une place importante dans les conseils de son parti et dans la législature. L'honorable M. Duffy possédait le respect de ses adversaires. Sa mort soudaine et prématurée a excité des regrets universels. Il n'a pas encore été remplacé dans le gouvernement de Québec, l'honorable M. Parent ayant assumé temporairement les fonctions de trésorier.

* * *

La session fédérale menace de durer plusieurs semaines, peut-être jusqu'au mois de septembre. Plusieurs importantes mesures, telles que le bill de remaniement des comtés, et celui de la commission des chemins de fer, vont absorber encore beaucoup de temps. Et la grave question du Grand-Tronc-Pacifique va évidemment soulever de longs débats et provoquer une bataille parlementaire acharnée.

Voici les grandes lignes du projet que le gouvernement se propose, paraît-il, de soumettre aux chambres. Il s'agit d'une ligne trans-continentale, de l'Atlantique au Pacifique, passant plus au nord que le chemin de fer du Pacifique actuel. Le gouvernement construirait lui-même la section orientale de cette grande ligne, de Moncton à Winnipeg, via Québec. Il la louerait pendant cinquante ans à la compagnie du Grand-Tronc-Pacifique. Celle-ci ne paierait aucun loyer, durant les premiers cinq ans; durant les seconds cinq ans, elle ne paierait pas plus que le chiffre de ses recettes nettes, déduction faite de ses dépenses d'exploitation; et pour les quarante dernières années, elle paierait 3 pour cent sur le coût de construction. Quant à la section occidentale, de Winnipeg au Pacifique, la compagnie la construirait elle-même; le gouvernement lui garantissant ses bons jusqu'à concurrence de \$13,000 par mille au maximum, pour la partie de la ligne qui s'étendrait de Winnipeg aux montagnes Rocheuses, et de \$30,000 pour la partie des montagnes Rocheuses au Pacifique.

On calcule que la section de Moncton à Winnipeg coûtera \$45,000,000, et que celle de Winnipeg au Pacifique coûtera \$55,000,000 pour les constructions, le matériel d'exploitation, etc. Comme on le voit, ce n'est pas une mince entreprise.

Ce projet soulève de grandes objections. On attaque surtout la construction par le gouvernement de la ligne de Moncton à Winnipeg. Les journaux de l'opposition semblent avoir pris surtout cette partie du plan ministériel pour l'objectif de leurs critiques. Ils prétendent que c'est faire inutilement un cadeau d'une cinquantaine de millions au Grand-Tronc-Pacifique, et que cette ligne nouvelle, parallèle à l'Intercolonial jusqu'à Québec, va déprécier davantage cette ligne qui est propriété publique. Les ministériels répondent que cette voie va ouvrir un pays nouveau et n'enlèvera pas de trafic à l'Intercolonial.

Le cabinet a réuni ses partisans en caucus pour leur soumettre son projet. On affirme que les opinions y ont été très partagées, et que l'assentiment n'est pas du tout unanime. Un grave incident vient de compliquer la situation. Le ministre des chemins de fer, M. Blair, est sorti du cabinet, parce qu'il ne veut pas accepter la responsabilité de la politique adoptée par ses collègues. Il prétend que la construction d'une ligne parallèle à l'Intercolonial va porter un coup fatal à cette dernière voie. M. Blair était l'un des membres les plus importants de l'administration et sa démission a causé une grande sensation dans le monde politique.

Le gouvernement s'est décidé à accorder des primes additionnelles sur le fer et l'acier fabriqués au Canada. Ces primes sont considérables, et il est à souhaiter qu'elles fassent triompher nos aciéries canadiennes de la crise qu'elles traversent en ce moment.

Thomas Chapais.

Québec, 20 juillet 1903.

Nous nous permettons de publier à la suite de la chronique de notre distingué collaborateur, l'éloquent discours qu'il a prononcé au Montagnard à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste. Nous estimons qu'on y trouvera l'explication sobre et juste de nos sentiments envers la France. (N. DE LA D.)

Monsieur le Président,
Mesdames, Messieurs,

Il y a quatorzé siècles, un roi barbare, vainqueur par l'invocation du Christ, se faisait baptiser avec trois mille de ses soldats. Et cet événement devenait l'un des grands faits de l'histoire. Il y avait eu jusqu'à ce moment dans les Gaules, des Gaulois, des Gallo-Romains, des Francs. Ce jour-là, une nation nouvelle surgissait du baptistère de Reims; la France chrétienne naissait sous la bénédiction de saint Remi, et recevait, dans la personne de Clovis, une glorieuse investiture.

Depuis cette date mémorable, elle a occupé dans l'histoire une place immense; elle a exercé une action toujours profonde et souvent décisive, elle a provoqué tour à tour l'admiration, l'amour, la crainte, quelquefois la haine, mais jamais l'indifférence.

Appelé à proposer un toast à la France, au milieu de cette splendide manifestation patriotique, je ne puis me défendre d'un certain embarras. C'est à cette noble nation que le Canada doit l'existence; mais, depuis que nos destinées ont été désunies, elle a éprouvé bien des transformations et suivi parfois des impulsions qui semblaient augmenter encore la distance entre elle et nous. Cependant, Messieurs, je me hâte de le dire, nous ne devons point, lorsque nous pensons à la France ou que nous parlons d'elle, nous emprisonner dans le cadre étroit d'un moment ou d'une impression uniques. La France, ce n'est pas un homme, que cet homme s'appelle Louis XIV, Mirabeau ou Napoléon; la France, ce n'est pas un régime, que ce régime se nomme monarchie, empire ou république; la France, ce n'est pas une époque, que cette époque soit celle des hé-

roïques croisades, de l'éblouissant dix-septième siècle, ou de la fabuleuse épopée militaire qui marqua le début du dix-neuvième. Non, ce ne sont là que quelques-uns des aspects multiples sous lesquels elle s'est successivement manifestée. La France, c'est une grandiose entité nationale, douée par Dieu des dons les plus magnifiques, des facultés les plus merveilleuses, et vivant à travers les siècles d'une vie intense et ardente dont les rayonnements ont souvent ébloui le monde et dont, parfois, les tressaillements l'ont fait trembler.

Cette vie de la France, il faut la considérer dans son ensemble, si l'on veut en avoir une idée juste. Il faut gravir la montagne pour embrasser d'un vaste coup d'œil son histoire quatorze fois séculaire, pour voir s'accuser nettement son relief général et se dégager les traits saillants de sa véritable physionomie. Et lorsqu'on fait cela, Messieurs, lorsqu'on se place à cette hauteur pour la considérer, on constate que la France a été l'une de ces grandes nations providentielles qui occupent une place choisie dans les annales de l'humanité. On constate que, malgré ses faiblesses et ses fautes, malgré ses heures d'égarement et de coupable aberration, elle a été dans le monde le chevalier de Dieu, le héraut de la vérité, l'apôtre de la foi, le glaive vivant de la justice, le porte-flambeau de la civilisation chrétienne. On admire ses exploits guerriers, mais plus encore son génie clair et pénétrant, ses aspirations idéalistes, et cette flamme d'enthousiasme généreux qui lui a fait accomplir tant d'actes sublimes. Ah! cette histoire de notre vieille mère patrie, combien l'on aime parfois à s'y réfugier, à s'y plonger, comme dans une onde fortifiante et salutaire où se retrempe les espoirs fatigués et se ranime la confiance hésitante.

Un grand orateur a dit: "Que la France est difficile à juger!" C'est pour nous surtout que cette parole est vraie. Il nous est plus difficile qu'à toute autre nation de juger

la France avec cette impartialité froide qui est un des attributs de la justice. Son sang bouillonne dans nos veines. Elle a été la mère de notre nationalité, elle est restée la mère de nos intelligences. Ses vieilles chansons ont bercé nos premiers sommeils, et en apprenant notre histoire nous y avons trouvé pendant un siècle et demi le prolongement de la sienne. Nous allons puiser sans cesse aux sources intellectuelles que son génie a fait jaillir, et nous essayons de suivre la trace lumineuse de ses maîtres immortels, dans nos faibles efforts pour nous élever vers les sommets lointains de la beauté littéraire et artistique. Quoique nous ayons été séparés d'elle par la volonté de Celui qui dirige les événements et les peuples, quoique tout lien politique soit à jamais rompu entre elle et nous, quoique nos destinées soient irrévocablement différentes des siennes, nous lui sommes restés attachés par toutes les fibres de notre cœur. Et voilà pourquoi, au lieu de la juger, dans ses vicissitudes et ses fluctuations, avec la calme assurance de l'impassible critique, nous subissons profondément et souvent douloureusement le contre-coup de ses émotions, de ses luttes et de ses perturbations. Nous souffrons quand elle souffre, nous nous réjouissons quand elle prospère, nous exultons quand elle triomphe, nous gémissons quand elle semble désert ses voies traditionnelles et abdiquer sa vocation historique. Que voulez-vous, nous l'aimons ! Et c'est précisément quand elle nous attriste davantage que nous sentons surtout combien elle nous est chère. Car la pierre de touche de l'amour, c'est la somme de douleur que peut nous infliger l'être aimé.

Je disais tout à l'heure que la France ne doit pas être considérée simplement dans une époque. Qu'est-ce que quinze ans, qu'est-ce que vingt-cinq ans dans la carrière d'un peuple ? Pas plus qu'une heure dans la vie d'un homme.

Au lendemain d'Azincourt, on put se demander si la nation française n'avait pas à jamais perdu son indépen-

dance nationale. Le roi de France était devenu le roi de Bourges, pendant que le roi d'Angleterre était couronné dans Paris. Sombres jours! crise terrible qui ressemblait aux affres de la mort! Mais à ce moment une petite paysanne de France, une humble bergère de Domrémy entendait des voix mystérieuses lui commander "de faire cesser la grande pitié qui était au cœur" de sa patrie. Elle imposait aux princes et aux capitaines la foi en sa mission, arborait sa virginale bannière, sauvait Orléans assiégé, culbutait les envahisseurs et conduisait triomphalement à Reims le roi de Bourges, que le double sacre de la victoire et de l'onction pontificale refaisait vraiment roi de France. Franchissez maintenant trois siècles et voyez cet autre spectacle. La Terreur règne à Paris, et de là s'étend comme un nuage sanglant sur toute la France. La guillotine abat les têtes les plus hautes et les plus saintes, et dans Notre-Dame profanée, une tourbe hurlante fait monter sur l'autel "le marbre vivant d'une chair publique." Grand Dieu! dans quel abîme de sang et de boue va donc s'effondrer le peuple "christianissime"! Attendez, Messieurs. Détournez vos regards de 1793. Onze ans sont écoulés; nous sommes en 1804. Voici de nouveau Notre-Dame, mais Notre-Dame purifiée et déployant une splendeur et une pompe qu'ont à peine connues ses plus beaux jours. Au milieu d'une foule immense, où se pressent les généraux, les magistrats, les hauts dignitaires, les représentants de toutes les élites sociales, apparaît le prestigieux vainqueur d'Arcole, des Pyramides et de Marengo, et dans la personne de ce héros fatidique, plus grand qu'Alexandre et César, la France nouvelle, née des ruines de l'ancien régime écroulé sous le souffle de Dieu, vient recevoir la bénédiction du vieillard qui représente ici-bas Jésus-Christ, le roi immortel des peuples. Ah! oui, l'histoire renferme de tragiques leçons; mais elle contient aussi des pages où l'enseignement du passé a presque l'accent d'une promesse d'avenir.

Messieurs, Lacordaire, qui fut un grand moine et un grand Français, a dit un jour: "Le son que me rend la France est le son d'un peuple qui marche vers Dieu par des chemins couverts et détournés; quelquefois, il revient sur ses pas et semble fuir ce qu'il cherche, mais le chemin se redresse et l'emporte."

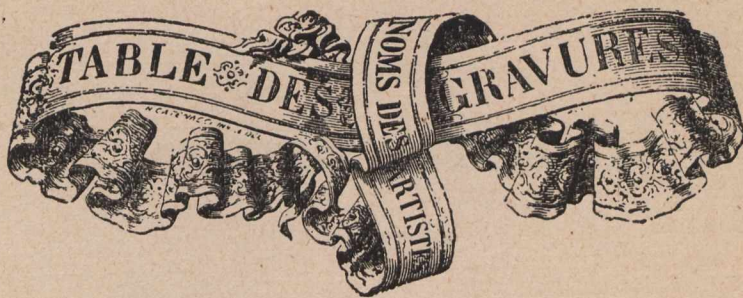
Messieurs, qu'il en soit ainsi, maintenant et à jamais! Que le chemin de la France, aux heures douloureuses où elle semblerait se détourner du but divin, se redresse toujours à temps et l'emporte vers la vérité, la justice et la liberté. Ah! si nos faibles accents pouvaient parvenir jusqu'à elle à travers l'espace immense, nous lui crierions: "O mère! mère de nos aïeux, de notre enfance nationale et de notre virilité intellectuelle! nous t'aimons, tu le sais, et jamais nos voix ne se sont jointes à celles qui t'ont jeté l'anathème. Eh! bien, nous t'en conjurons, ne te laisse pas enlever le glorieux diadème que les siècles ont posé sur ton front. Reste fidèle à tes origines, à tes traditions, à ton histoire. Et en conservant cette primauté morale qui t'a faite grande et forte, conserve-nous cette fierté enthousiaste avec laquelle nous nous sommes toujours proclamés tes enfants."

Pendant les guerres de la Vendée, quand on disait aux paysans du Bocage que Louis XVI avait été exécuté, que Louis XVII agonisait et que la royauté était morte en France, ces obscurs héros, courant à la bataille, répondaient par ce cri de loyalisme invincible: "Vive le roi quand même!" Messieurs, vous avez peut-être entendu dire, vous avez peut-être lu que la France chrétienne se meurt, que la France chrétienne est morte. A cette parole poignante, quelque chose se déchire, quelque chose se révolte en nous; notre cœur saigne, nous sentons le besoin de jeter au vent du ciel une dénégation éperdue, et ce cri d'opiniâtre espoir jaillit de nos lèvres: Vive la France, quand même! Vive la France prêtresse de l'idéal, vive la

France propagatrice de la vérité! Vive la France soldat de la justice! Vive la France apôtre! Vive la France martyr! Vive la France qui verse son or et son sang sur toutes les plages, et qui fait flotter jusqu'aux confins du monde le drapeau de la civilisation et de l'Évangile!

Messieurs, à la France, patrie de nos aïeux!





	PAGES
S. Anderson..... Minetta	4
Henri Julien.....Fanchette.....	338
Portrait.....Madame Seton.....	122
Portrait.....Mgr Ignace Bourget.....	195
Portraits.....Botrel et sa Douce.....	224

TABLES DES AUTEURS.

Auclair, abbé Elie-J. Questions d'actualité au point de vue moral.....	378
Botrel, Théodore. Salut au Canada.....	225
Chapais, Thomas. A travers les faits et les œuvres.....	95, 209, 318, 425
Chouinard, H.-J.-J.-B. Les fêtes de Québec, 23, 24 et 25 juin 1902.....	33
Conan, Laure. Madame Seton.....	113, 228, 337
Dionne, N.-E. Le siège de Québec en 1759	5
Fabre-Surveyer, Ed. Dix jours à Bruxelles (souvenirs de voyage).....	15
Fréchette, Louis. Au collège de Nicolet.....	272
Gagnon, Alphonse. Archéologie préhistorique.....	275
Jeannotte, Albert. Le salon de 1903.....	91
“ “ Une nouvelle exposition.....	396
Labriolle, Pierre de. Au Canada.....	187
Lozeau, Albert. Cycle d'impressions.....	372
Monmarché, Marcel. Botrel chez lui.....	154
Milhau, M.-L. Chronique théâtrale.....	388
Suau, Pierre. L'Italie romantique.....	282
Weyman, Stanley. Périls d'amour.....	66, 196, 291, 401

TABLE DES MATIERES

	PAGES
Archéologie préhistorique, par Alphonse Gagnon	275
A travers les faits et les œuvres, par Thomas Chapais.....	95, 209, 318, 425
Au Canada, par Pierre de Labriolle.....	187
Au collège de Nicolet, per Louis Fréchette.....	272
Botrel chez lui, par Marcel Monmarché.....	154
Chronique théâtrale, par M.-L. Milhau.....	388
Cycle d'impressions, par Albert Lozeau.....	372
Discours de l'hon. M. Thomas Chapais.....	441
Dix jours à Bruxelles (souvenirs de voyage), par Ed. Fabre-Surveyer.....	15
Les fêtes de Québec, 23, 24 et 26 juin 1902, par H.-J.-J.-B. Chouinard.....	33
Le salon de 1903, par Albert Jeannotte.....	91
Le siège de Québec en 1750, par N.-E. Dionne.....	5
L'Italie romantique, par Pierre Suau.....	282
Madame Seton, par Laure Conan.....	113, 228, 337
Notes bibliographiques.....	335
Périls d'amour, par Stanley Weyman.....	66, 196, 291, 401
Questions d'actualité au point de vue moral, par l'abbé Elie.-J. Auclair....	378
Salut au Canada, par Théodore Botrel	225
Une nouvelle exposition, par Albert Jeannotte.....	396

